

ACIDE, PLOMB ET SUEUR

Marcus V.



Acide, plomb et sueur

Par Marcus V.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le disque morde	4
Chapitre 2 : Numéro de série	11
Chapitre 3 : Zone Industrielle Nord	19
Chapitre 4 : Interrogatoire mécanique	27
Chapitre 5 : Le hangar de Marek	33
Chapitre 6 : La fuite de données	41
Chapitre 7 : Contre-mesure	49
Chapitre 8 : Suture à froid	56
Chapitre 9 : Le convoi	64
Chapitre 10 : L'appât chimique	72
Chapitre 11 : Le cimetière de métal	82
Chapitre 12 : La presse hydraulique	91
Chapitre 13 : Compression finale	98
Chapitre 14 : Effacement total	104
Chapitre 15 : Zéro absolu	110

Chapitre 1

Le disque morde

Le néon grésille au-dessus de l'établi. 50 hertz de torture auditive. Elias Thorne ne l'entend plus. Il ne l'écoute plus depuis des années. Ses oreilles sont bouchées par le sifflement permanent des acouphènes et l'odeur de la limaille froide.

Au centre de l'atelier, la Mercedes W124 repose sur des chandelles de six tonnes. Un modèle de 1992. Peinture gris de cobalt. Le vernis s'écaille sur les ailes. C'est un char d'assaut déguisé en berline. Un moteur 300D increvable. Elle a appartenu à un notable de la ville, ou à un trafiquant de seconde zone. Pour Elias, c'est juste un bloc de minerai à transformer en vide.

Il ajuste son masque de protection. Le plastique est rayé. Il saisit le chalumeau oxy-acétylénique.

Le geste est précis. Pouce sur la molette d'oxygène. Index sur l'acétylène. L'étincelle du briquet à friction claque. Une flamme orange, vacillante, fumeuse. Il règle les débits. La flamme se rétracte. Elle devient un dard bleu, rigide, sonore. Une température de 3100 degrés Celsius. De quoi vaporiser l'espoir.

Elias se glisse sous le châssis. Le béton est glacé. L'humidité remonte par les vertèbres.

Il attaque le plancher arrière, côté passager.

Le bleu de la flamme mord le gris de la tôle. L'acier résiste une seconde, puis capitule. Il devient rouge cerise, puis blanc, puis liquide. Des gouttes de métal fondu

tombent sur le sol en crépitant. Une pluie d'étoiles brèves dans l'obscurité de la fosse. Elias déplace la buse avec une régularité de métronome. Il ne cherche pas à démonter. Il cherche à ouvrir.

L'odeur change.

D'ordinaire, une voiture brûlée sent le caoutchouc, le plastique vieux et le blaxon. Ici, une note acide s'immisce. Une odeur de matière organique carbonisée. Elias s'arrête. Il coupe les vannes. Le silence retombe comme une chape de plomb.

Il prend une lampe torche à LED. Le faisceau blanc découpe l'obscurité.

Il a découpé une section de trente centimètres sur quarante. Il insère un démonte-pneu dans la fente. Il fait levier. L'acier gémit. Le métal se tord avec un bruit de vieux cuir que l'on déchire. Elias tire. Le panneau de plancher cède.

Il recule brusquement. Son dos heurte le bord de la fosse.

Le faisceau de la lampe tremble.

Dans l'épaisseur de la structure, là où les longerons se rejoignent, il n'y a pas de vide. Il n'y a pas de mousse isolante.

Il y a une main.

Elle est droite. Petite. Les doigts sont crispés dans une agonie pétrifiée. La chair n'est plus de la chair. C'est une substance cireuse, noircie par la chaleur du chalumeau, soudée directement au fer par un mélange de décomposition et de pression. La chaleur du découpage a fait cloquer la peau résiduelle.

Elias ne respire plus. L'air est bloqué dans ses poumons. Une soupape grippée.

Il rapproche la lampe.

La main est incrustée entre le plancher et le renfort de châssis. Elle a été placée là avant que les plaques ne soient soudées. Un secret de fabrication. Un renfort humain.

Sur l'annulaire, un cercle brille.

La crasse et la suie ne peuvent pas éteindre l'or. Elias tend une main gantée. Ses doigts tremblent imperceptiblement. Il frotte la surface du métal précieux. La pellicule de carbone s'efface.

L'alliance est là. Gravée.

Il n'a pas besoin de loupe. Il connaît l'inscription par cœur.

E & L. 14.07.2012.

Lana.

Le temps se dilate. Les battements de son cœur sont des coups de marteau-pilon contre ses côtes. Un, deux. Un, deux. Le bruit mécanique de la douleur.

Six mois.

Six mois que la police de la ville a tamponné le dossier. Départ volontaire. Dépression post-traumatique. Ils avaient évoqué une liaison. Une fuite vers le sud. Elias avait regardé l'inspecteur sans ciller. Il n'avait pas répondu. Il savait que le béton ne ment pas. Seul le métal est honnête.

Il sort de la fosse. Ses mouvements sont lents. Robotiques.

Il remonte à la surface de l'atelier. Ses bottes claquent sur le ciment. Il se dirige vers le poste de soudure. Il ferme les bouteilles de gaz. Un tour de main pour l'oxygène. Un tour pour l'acétylène. Le sifflement s'arrête.

Il retire ses gants. Ses mains sont noires de suie. Ses ongles sont bordés de deuil industriel.

Il va vers l'établi. Sous un tas de chiffons huileux, il dégage une boîte en métal. Une ancienne caisse de munitions de l'armée. Il l'ouvre.

À l'intérieur : un Colt .45 Government. Un flacon d'huile pour arme. Un nécessaire de nettoyage.

Il prend le pistolet. Il vérifie la chambre. Une cartouche cuivrée brille dans le noir. Il relâche la culasse. Le claquement métallique est sec. Définitif. C'est le seul mot qu'il comprend désormais.

Elias Thorne regarde la Mercedes. Elle n'est plus une voiture. C'est un cercueil de luxe. Un message envoyé par Vogel. La casse "Vogel & Fils" est à trois kilomètres d'ici. C'est là que cette voiture a été préparée avant d'être envoyée sur le marché de l'occasion pour disparaître. Un circuit fermé.

Le froid de l'atelier ne l'atteint plus. Sa température interne monte. Une combustion lente. Sans flamme apparente.

Il saisit un bidon de plastique blanc de cinq litres. Acide chlorhydrique. Concentration maximale.

Il a été artificier pour le 17ème régiment de génie parachutiste. Il connaît les ponts qui s'écroulent. Il connaît les charges creuses qui percent l'acier comme du beurre. Il

connaît la chimie de l'effacement.

Il pose le pistolet sur l'établi. Il prend un téléphone jetable. Il compose un numéro.

Une voix décroche au bout de trois sonneries. Une voix grasse, saturée de nicotine.

— Allô ?

— Vogel, dit Elias. Sa voix est un frottement de papier de verre sur de la pierre.

— Qui est-ce ?

— Elias Thorne.

Un silence. À l'autre bout, on entend le bruit d'un briquet qu'on actionne. Une inspiration longue.

— Thorne. Tu m'appelles pour la Mercedes ? Elle a un problème moteur ?

— Le plancher, dit Elias.

Nouveau silence. Plus lourd celui-ci.

— Je ne vois pas de quoi tu parles, Thorne. Rends-moi un service. Répare-la et vends-la. Ne pose pas de questions. C'est meilleur pour la santé des mécanos.

— Elle est déjà réparée, Vogel.

— Ah ouais ?

— Oui. J'ai trouvé ce qui coinçait.

Elias raccroche. Il brise le téléphone en deux sous le talon de sa botte.

Il regarde une dernière fois la fosse. La main de Lana est une boussole. Elle indique une seule direction.

Il enfle une veste de travail propre. Noire. Il glisse le Colt .45 dans sa ceinture, contre

ses lombaires. Le métal est froid contre sa peau. C'est une sensation familière. Une ancre.

Il éteint le néon.

L'atelier plonge dans le noir. Seule reste l'odeur. L'acide, le plomb et la sueur.

Il sort. Il verrouille la porte blindée. Le rideau de fer descend avec un fracas de tonnerre.

Dehors, il pleut. Une pluie fine, acide, qui lave les trottoirs sans jamais les nettoyer vraiment. La ville est une grille de lumières jaunâtres et de zones d'ombre.

Elias monte dans son vieux pick-up Ford. Le moteur V8 s'ébroue dans un râle de puissance brute. Il passe la première. Les pneus hurlent sur le bitume humide.

Le carnage méthodique vient de commencer. Il n'y a pas de place pour les larmes. Il n'y a de la place que pour la balistique.

Le compteur de vitesse grimpe. 60. 80. 100.

Elias Thorne ne cherche pas la justice. La justice est une abstraction pour les gens qui ont encore quelque chose à perdre.

Il cherche l'équilibrage des masses. Un corps pour un corps. Un litre de sang pour un litre d'huile.

La Mercedes W124 attendra dans le noir. Elle a fini sa course.

Lui, il commence la sienne.

Il arrive à la Zone Industrielle Nord. Les silhouettes des hangars se découpent contre le ciel de suie. Les chiens de garde aboient derrière les grillages.

Elias coupe les phares. Il roule sur l'inertie.

Le panneau "Vogel & Fils" grince sous le vent.

Il gare le pick-up à cent mètres de l'entrée principale. Il vérifie son chargeur. Sept cartouches. Plus une dans la chambre. Huit chances de faire taire le monde.

Il descend du véhicule. Il ne claque pas la portière. Il la ferme avec une douceur chirurgicale.

Ses bottes ne font aucun bruit sur la terre imprégnée de carburant.

Il est l'outil. Il est l'architecte du désastre.

Il franchit le premier périmètre.

Le chapitre de l'acier est clos. Celui de la chair commence.

Chapitre 2

Numéro de série

L'acier de la Mercedes W124 ne ment pas. Il garde les stigmates des presses hydrauliques et des soudeuses à l'arc. La carrosserie est une peau. Le bloc moteur est le cœur. Un cœur de fonte morte.

Elias Thorne saisit une meuleuse d'angle. Disque abrasif de 115 mm. Grain 80. Le moteur du compresseur se remet en marche dans un râle d'asphyxie. Elias branche l'outil. Le sifflement aigu déchire le silence de l'atelier. Les premières étincelles jaillissent. Elles sont blanches, chaudes, éphémères. Elles brûlent le cuir de son tablier. Il s'en moque.

Il attaque le flanc du bloc cylindre, côté admission. Sous la couche de graisse cuite et de peinture noire écaillée, il cherche la marque. La brosse métallique finit le travail. Elias pulvérise du nettoyant frein pour chasser la poussière ferreuse.

Les caractères apparaissent. Frappe à froid. Profonde. Précise.

****WDB 124 030 1B 774 290****

Il pose la meuleuse. Ses oreilles sifflent. Il consulte son registre de pièces, un vieux carnet à la couverture cartonnée, saturé d'empreintes digitales huileuses. Il connaît cette série. Il connaît le fournisseur qui a racheté le lot de l'assurance après le carambolage de l'autoroute A8, il y a deux ans.

Vogel & Fils.

Le logo est un rapace stylisé. Une serre qui broie un engrenage. Le code revendeur gravé à la base du bloc confirme la provenance. Cette voiture est passée entre les mains des compacteurs de la Zone Nord avant d'atterrir ici. La main de Lana est soudée à un châssis qui n'aurait jamais dû reprendre la route. On a injecté de la chair humaine dans le cycle du recyclage.

Elias éteint les néons de l'établi. L'obscurité mange le garage, sauf l'étroit périmètre de lumière lunaire qui filtre par la verrière brisée.

Il se dirige vers le fond de l'atelier. Une armoire métallique. Verrouillée par un cadenas à code. Il aligne les chiffres. 1-0-1-1. Sa date d'incorporation dans le Génie.

La porte grince.

Il sort une mallette en polymère noir. L'étiquette indique : *Colt Government Model 1911 - .45 ACP*.

Il dépose l'arme sur le feutre de l'établi. C'est un objet lourd. Près d'un kilo d'acier usiné. Une silhouette brutale. Il commence le démontage de campagne.

Ses doigts bougent par réflexe musculaire. La pression sur le bouchon du ressort récupérateur. La rotation du manchon du canon. Le retrait de l'arrêteur de culasse. La glissière glisse vers l'avant. Les pièces se séparent. Elles s'alignent sur le chiffon blanc comme des instruments de chirurgie.

Il examine le canon. Les rayures sont nettes. Le pas est régulier. Il imprègne un écouvillon de solvant Hoppe's No. 9. L'odeur d'ammoniaque et de nitrocellulose sature ses narines. C'est l'odeur de sa vie d'avant. Celle des champs de tir et des démolitions contrôlées.

Il nettoie chaque rampe d'alimentation. Chaque tenon de verrouillage. La culasse doit

reculer sans frottement parasite. La percussion doit être instantanée. L'extraction doit être violente.

Il remonte l'arme. Le claquement du métal qui s'ajuste est sec. Définitif.

Elias sort trois chargeurs de sept coups. Il ouvre une boîte de munitions. Des cartouches manufacturées. Ogives de 230 grains, tête creuse. Le plomb est chemisé de cuivre. C'est une munition lente. Massive. Elle ne traverse pas les murs. Elle déchire les organes. Elle arrête la masse.

Il pousse la première cartouche dans le magasin. Le ressort oppose une résistance ferme.

Une. Deux. Trois. Sept.

Il répète le geste pour les deux autres chargeurs. Vingt-et-un tirs. Vingt-et-un arrêts cardiaques potentiels. Plus une cartouche qu'il insère directement dans la chambre. Il relâche la culasse. Le bruit de l'acier qui se verrouille sonne comme un verdict. Il abat le chien manuellement. Position de transport.

Il glisse le Colt dans son holster en cuir, à la ceinture. Le poids tire sur sa hanche droite. C'est une présence rassurante. Un contrepoids au vide qui creuse son estomac.

Il prend un bidon d'acide chlorhydrique de cinq litres. Il le dépose dans la benne de son pick-up. Il ajoute une pince coupe-boulon de soixante centimètres et une lampe tactique Surefire.

Il quitte l'atelier.

Le trajet vers la Zone Industrielle Nord se fait dans un silence de crypte. Le moteur V8 du Ford ronronne à bas régime. Elias n'allume pas la radio. Il observe le défilé des entrepôts désaffectés. Les vitres brisées ressemblent à des yeux crevés. La ville meurt

par les bords.

Il arrive à proximité de la casse Vogel & Fils.

Le site est immense. Un labyrinthe de carcasses de voitures empilées sur quatre niveaux. Des colonnes de métal rouillé qui montent vers le ciel de suie. Une odeur de vieux carburant et de pneu brûlé imprègne le brouillard.

Le panneau "Vogel & Fils" oscille sur ses charnières rouillées. Le rapace regarde le vide.

Elias gare le pick-up à l'ombre d'un transformateur électrique. Il coupe le contact. Il vérifie l'heure sur sa montre Casio. 02:42. La vigilance des gardes est à son point le plus bas. Le métabolisme humain réclame du sommeil.

Il descend. Il ne claque pas la portière. Il accompagne le mouvement jusqu'au clic du verrou.

Il s'approche du périmètre. Grillage de type concertina. Trois mètres de haut. Fil barbelé au sommet. Elias n'utilise pas la pince coupe-boulon. Il cherche le point faible. Il connaît la psychologie des clôtures. On surveille les accès, on néglige les angles morts.

Il longe le grillage sur cinquante mètres. Les ronces griffent son pantalon de travail. Il trouve ce qu'il cherche. Une plaque d'égout qui s'enfonce sous la clôture. Le sol s'est affaissé avec les pluies d'automne.

Il se glisse dans la boue. Le mélange d'eau et d'hydrocarbures imprègne sa veste. C'est froid. C'est visqueux. Il s'en moque. Il passe de l'autre côté.

Il est dans le périmètre.

Le silence est un piège. Au loin, une chaîne claque contre un poteau métallique. Le vent.

Soudain, un grognement. Bas. Vibrant.

Elias s'immobilise. Il ne respire plus. Ses yeux scannent l'obscurité. À dix mètres, entre une carcasse de BMW et une pile de jantes, une ombre bouge. Un malinois. Musclé. Oreilles droites. Le chien ne boie pas. Il est entraîné pour tuer en silence.

L'animal s'approche. Il sent l'intrus. Il sent la peur que Thorne n'éprouve pas.

Elias plonge la main dans sa poche gauche. Il sort un morceau de viande séchée. Il l'a saturée de strychnine dans l'atelier. Un poison convulsif. Brutal.

Il lance le morceau. La trajectoire est parfaite. Le chien le gobe au vol. Instinct de prédateur.

Trente secondes.

Le chien s'arrête. Ses pattes tremblent. Il s'écroule sur le flanc. Ses muscles se tétanisent. Ses yeux se révulsent. Pas un bruit, juste le grattement des griffes sur le bitume. Puis le silence total.

Elias enjambe le cadavre canin. Il ne ressent aucune pitié. L'animal était une extension du système Vogel. Une pièce détachée organique.

Il progresse vers le hangar principal. Les fenêtres sont hautes, protégées par des barreaux. Une lumière bleutée filtre de l'intérieur. Quelqu'un est encore là.

Il atteint le mur de briques. Il colle son dos contre la paroi froide. Il sent les vibrations

d'un compresseur à l'intérieur. Et une musique. Un opéra lointain. Wagner. Le goût de la démesure des petits chefs.

Il contourne le bâtiment vers la porte de service. Elle est sécurisée par un clavier numérique. Elias examine les touches. La graisse des doigts laisse des traces. Le 1, le 4, le 7 et le 9 sont plus usés que les autres.

Il réfléchit. Un code simple. Une suite logique. 1-4-7-9. Non. Trop évident. 9-7-4-1.

Il tente 1-9-7-4. L'année de naissance de Vogel, probablement.

Un clic électronique. La diode passe au vert.

Elias Thorne sort son Colt .45. Il arme le chien avec le pouce. Le clic est imperceptible sous le grondement de la zone industrielle.

Il ouvre la porte. Dix centimètres. Puis vingt.

L'air intérieur est saturé d'acide et d'ozone. Au centre du hangar, sous une rampe de projecteurs halogènes, une voiture est suspendue à un pont élévateur. Une Mercedes. Noire. Identique à celle de l'atelier.

Près d'un bureau vitré, un homme est assis. Corpulent. Il porte un tablier de boucher en caoutchouc par-dessus un costume gris. Il nettoie un outil circulaire. Une scie à os électrique.

Vogel.

Le sang sur le tablier est frais. Il goutte sur le sol en béton, rejoignant une flaque d'huile de vidange.

Elias Thorne entre dans la lumière. Il n'a pas d'expression. Son bras droit est tendu. L'alignement de la mire et du guidon est parfait. Le centre de la masse.

Vogel lève les yeux. Il ne crie pas. Il sourit. Un sourire de requin qui a déjà mangé la moitié du monde.

— Tu es en retard, Elias, dit Vogel. On a déjà commencé le démontage de la prochaine.

Elias ne répond pas. Les mots sont une perte d'énergie. Il ajuste sa prise. L'index caresse la détente. Cinq livres de pression. Pas plus.

— Où est le reste d'elle ? demande Elias.

Sa voix est un frottement de métal sur du grès.

Vogel pose la scie sur l'établi. Il se lève lentement. Il est massif. Une montagne de graisse et de mauvaises intentions.

— Elle est partout, Elias. Dans les portières des berlines qui roulent vers la capitale. Dans les châssis des camions qui livrent ton pain. Elle est devenue l'infrastructure. Tu ne peux pas la récupérer. On ne récupère pas ce qui est fondu.

Elias Thorne presse la détente.

Le coup de feu tonne dans le hangar. La détonation est amplifiée par les tôles ondulées. La flamme de bouche illumine l'ombre pendant une fraction de seconde.

L'épaule gauche de Vogel explose. Le choc de la balle de .45 le projette contre le bureau vitré. Le verre sécurit éclate en mille diamants de sang.

Vogel hurle. Un cri de porc qu'on égorge.

Elias avance. Un pas. Deux pas. Méthodique.

— Mauvaise réponse, dit l'Architecte.

Il reste sept balles dans le chargeur. La nuit ne fait que commencer.

L'acide attend dans le pick-up. La presse hydraulique attend dans le hangar.

Le numéro de série de la douleur vient d'être validé.

Chapitre 3

Zone Industrielle Nord

Le brouillard chimique rampe sur le bitume défoncé. La Zone Industrielle Nord ressemble à une carcasse évidée. Les hangars en tôle s'alignent comme des cercueils de métal. L'air s'infiltré par les conduits d'aération du pick-up. Il a le goût du soufre et de la suie grasse.

Elias Thorne coupe le contact à trois cents mètres de la grille principale de "Vogel Logistique". L'obscurité engloutit le véhicule. Le moteur craque en refroidissant. Un bruit de métal qui se rétracte. Elias ne bouge pas. Ses mains reposent sur le volant. La peau de ses articulations est fendillée. Le sang de Vogel a séché sous ses ongles. Une croûte noire.

Il regarde l'heure. 02h14.

Le projecteur au-dessus du poste de garde balaie l'asphalte avec une régularité de métronome. La lumière est d'un jaune pisseux, saturée par l'humidité. Elias sort de la cabine. Ses bottes de travail ne font aucun bruit sur le gravier. Il contourne le périmètre par l'est. Le grillage est de type maillon de chaîne, deux mètres cinquante de haut, surmonté de ronces artificielles en acier galvanisé.

Il s'accroupit derrière une pile de palettes en bois pourri. L'odeur de la moisissure se mélange à celle du gazole. À cinquante mètres, un poids lourd freine devant la barrière automatique. Un Scania R500. Peinture blanche écaillée. Les freins à air compriment l'atmosphère dans un sifflement de reptile. *Pshhh-ht.*

Elias observe. Ses pupilles sont dilatées. Son rythme cardiaque est stable.

Soixante-deux battements par minute. La routine du génie militaire. Identifier la structure. Localiser les points de rupture. Appliquer la force.

Le chauffeur ne descend pas tout de suite. Le moteur tourne au ralenti. Une vibration sourde qui remonte dans les os d'Elias. La cabine est éclairée par la lueur blafarde du tableau de bord. Un homme est seul à l'intérieur.

La vitre descend. Une main épaisse s'appuie sur le rebord. Le chauffeur jette un coup d'œil vers le poste de garde. Le bâtiment est vide. Vogel gère ses flux en flux tendu, avec le minimum de personnel. L'automatisation est une faille.

Le conducteur coupe le moteur. Le silence qui suit est plus lourd que le bruit. Il ouvre la portière. Il descend lourdement. Les semelles de ses bottes frappent le béton. C'est un homme massif, vêtu d'une veste de haute visibilité orange sale. Il cherche quelque chose dans sa poche. Une cigarette. Un briquet Zippo claque. La flamme illumine un visage bouffi par la fatigue et l'alcool de bas étage.

Elias glisse la main dans la poche latérale de son pantalon de travail. Ses doigts se referment sur la clé à molette de douze pouces. Acier au chrome-vanadium. Poids : 800 grammes. Un outil d'équilibrage.

Il se lève. Il utilise l'angle mort du réservoir de gazole du Scania. Il avance. Pas de précipitation. Chaque mouvement est calculé pour minimiser le déplacement d'air.

Le chauffeur recrache une bouffée de fumée bleue. Il regarde vers les entrepôts, là où les néons clignotent. Il ne voit pas l'ombre qui se détache du flanc du camion.

Elias est à trois mètres.

Deux mètres.

Un mètre.

Le chauffeur perçoit un mouvement. Trop tard. Il commence à tourner la tête. Ses vertèbres cervicales pivotent de quarante-cinq degrés.

Elias ne frappe pas comme un amateur. Il ne vise pas le sommet du crâne. Il vise la base de l'occiput, juste sous la ligne des cheveux. Là où la moelle épinière rejoint le cerveau.

Le coup est sec. Un bruit de bois vert qui se casse.

Le chauffeur s'effondre. Pas de cri. Juste le bruit sourd de cent kilos de viande qui rencontrent le sol. La cigarette roule sur le bitume, une petite luciole rouge qui s'éteint dans une flaque d'huile.

Elias range la clé. Il attrape l'homme par les aisselles. Il sent la chaleur qui s'échappe encore du corps. L'odeur de la sueur et du tabac froid. Il traîne le conducteur vers l'espace sombre entre deux conteneurs de stockage. Les talons de la victime dessinent deux traits parallèles dans la poussière noire.

Il dépose le corps derrière une benne à déchets industriels. Il vérifie le pouls. Rapide. Erratique. Commotion cérébrale sévère. Traumatisme crânien probable. L'homme ne se relèvera pas avant plusieurs heures. S'il se relève.

Elias fouille les poches de la veste orange. Un trousseau de clés. Un badge magnétique avec le logo "Vogel & Fils". Un smartphone dont l'écran est fêlé.

Il saisit le badge. Le plastique est froid. Elias regarde le bâtiment administratif au fond de la cour. Les fenêtres sont des yeux noirs. Vogel est là-bas, ou ce qu'il en reste. Le sang qu'il a laissé dans l'atelier n'était que l'acompte.

Elias retourne vers le camion. Il grimpe dans la cabine. L'intérieur sent le désodorisant chimique à la pomme et l'urine rance. Il insère le badge dans le lecteur

de la console. Un voyant passe au vert. La barrière s'élève lentement dans un grincement de métal non lubrifié.

Il enclenche la première. Le Scania s'ébranle. Elias Thorne n'est plus un mécanicien. Il est une pièce dans l'engrenage. Il entre dans la zone de tri.

Le hangar n°4 se dresse devant lui. C'est ici que les châssis sont découpés. C'est ici que le métal est fondu pour effacer les preuves. L'alliance de Lana est quelque part ici, fondue dans une structure anonyme.

Elias freine. Il immobilise le monstre d'acier devant les portes sectionnelles. Il descend de la cabine. Le badge magnétique claque contre sa cuisse.

Il regarde ses mains. Elles ne tremblent pas. La chimie de son corps est une ligne droite.

Il insère le badge dans la serrure électronique de la porte de service. Le verrou pneumatique se rétracte. *Clac.*

Elias Thorne entre dans l'antre du système. L'obscurité est totale, mais il connaît l'anatomie de ces lieux. Les machines à découpe laser. Les presses hydrauliques de 500 tonnes. Les bacs d'acide chlorhydrique pour le décapage.

Il n'est pas venu pour comprendre. Il est venu pour démanteler.

Il sort son .45 de la ceinture. Il engage une cartouche dans la chambre. Le bruit de la culasse qui se verrouille est le seul signal de début de chantier.

Le premier hangar est vaste. Des rangées de moteurs suspendus à des rails coulissants pendent du plafond comme des têtes décapitées. Elias avance au centre de l'allée. Ses yeux balayent les angles. Les ombres sont denses, épaisses comme du goudron.

Au fond du hall, une lumière filtre sous une porte de bureau. Une ombre passe devant la source lumineuse.

Elias ajuste sa prise sur la crosse en polymère. Le poids de l'arme est rassurant. 1,1 kg de justice balistique.

Il ne cherche pas le dialogue. Le dialogue a échoué il y a six mois.

Il atteint la porte. Il ne frappe pas. Il pose sa botte à côté de la serrure, au niveau du montant. Il transfère tout le poids de son corps dans sa jambe droite.

La porte explose vers l'intérieur.

Un homme est assis derrière un écran d'ordinateur. Un comptable. Un petit rouage. Il lève les mains, le visage déformé par la surprise. Ses lunettes glissent sur son nez.

— Où est la fonderie de précision ? demande Elias.

Sa voix est un murmure de papier de verre.

— Qui... qui êtes-vous ? bafouille le comptable.

Elias pointe le canon du .45 sur le genou gauche de l'homme.

— Le type qui n'a plus rien à perdre. La fonderie. Maintenant.

L'homme tremble. Il désigne le fond du couloir, derrière le rideau de plastique industriel.

— Hangar 7. C'est là qu'ils font les coulées spéciales. S'il vous plaît...

Elias ne répond pas. Il frappe le comptable à la tempe avec la culasse de son arme. L'homme s'effondre sur son clavier. Une suite de lettres aléatoires s'affiche sur l'écran. *qqqqqqqqqqqqqq*.

Elias ressort dans le hangar. Le Hangar 7. Le cœur de la machine.

Il marche vers le rideau de plastique. Les lanières de PVC transparent sont tachées de graisse. Il les écarte.

La chaleur le frappe au visage. Une chaleur sèche, intense. Le four à induction ronronne dans le fond de la pièce. Un creuset géant où bouillonne l'acier liquide. Une lueur orange orangée danse sur les murs.

Au-dessus du four, une série de moules en sable attendent d'être remplis. Des blocs moteurs. Des pièces de suspension.

Elias s'approche du panneau de contrôle. Il regarde les relevés de température. 1600 degrés Celsius. De quoi vaporiser l'ADN. De quoi transformer une femme en un composant mécanique.

Il voit une caisse en plastique sur l'établi. À l'intérieur, des objets personnels. Une montre brisée. Un portefeuille brûlé. Et une photo. Lana. Souriante. Devant l'atelier.

Elias Thorne ferme les yeux une seconde. Sa mâchoire se contracte. Le bruit du four devient un cri dans ses oreilles.

Il rouvre les yeux. Le regard est redevenu froid. Clinique.

Il saisit un bidon d'accélérateur chimique posé sur une étagère. Il commence à arroser les câbles électriques du panneau de contrôle. Il déverse le liquide sur les unités de

stockage de données.

Le feu ne suffit pas. Il faut l'effacement total.

Il entend des bruits de pas derrière lui. Plusieurs hommes. Des gardes de sécurité. Le badge du chauffeur a dû déclencher une alerte silencieuse.

Elias Thorne ne se cache pas. Il se tourne vers l'entrée du Hangar 7. Il se place devant la lueur du four. Sa silhouette est une découpe noire sur fond d'enfer orange.

— Elias ! lâche une voix dans l'ombre. Pose l'arme ! Tu n'as nulle part où aller !

Elias ne répond pas. Il vérifie l'alignement de ses organes de visée.

Le premier garde apparaît entre deux presses. Il porte un fusil à pompe.

Elias presse la détente.

Le .45 tonne. La balle de 230 grains percute le garde en plein sternum. L'homme est soulevé de terre. Son fusil part dans les airs.

Le deuxième garde tire. Elias plonge derrière un bac de rebuts métalliques. Les étincelles volent. Le bruit est assourdissant.

Elias rampe. Il connaît la géométrie de la violence. Il sait où les balles vont ricocher.

Il se redresse sur un genou. Deux coups rapides. *Bam-bam.*

Le deuxième garde s'effondre, la gorge ouverte. Le sang gicle sur le sol de béton, noir sous la lumière orange.

Il reste un chargeur. Six balles.

Elias Thorne se lève. Il avance vers le centre de la pièce. Il ne cherche plus à se protéger. Il est l'outil. Il est le marteau.

La Zone Industrielle Nord commence à s'éveiller. Les alarmes hurlent enfin. Des gyrophares bleus et rouges balaient le brouillard à l'extérieur.

Mais à l'intérieur du Hangar 7, il n'y a que le feu et le plomb.

Elias jette le bidon vide dans le creuset. Une boule de feu s'élève vers le plafond. Le système de gicleurs s'active. Une pluie fine commence à tomber.

L'eau rencontre l'acier en fusion. La vapeur sature l'espace. Un brouillard blanc, opaque.

Elias disparaît dans la brume.

Il ne cherche pas la sortie. Il cherche le reste de la chaîne. Le bureau de Vogel à la capitale. Les noms des acheteurs.

Le démontage continue. Pièce par pièce. Jusqu'au dernier boulon.

Il sort par la porte de chargement. Le Scania est toujours là, le moteur tournant. Elias grimpe. Il engage la vitesse.

Le camion défonce la barrière de sécurité dans un fracas de métal arraché.

La nuit est encore longue. Le réservoir est plein. La haine aussi.

Chapitre 4

Interrogatoire mécanique

Le moteur du Scania claque une dernière fois avant de s'éteindre. Silence. La chaleur du bloc s'échappe en cliquetis métalliques. Le garage d'Elias Thorne est un tombeau de béton et de graisse figée. L'air y est saturé d'une odeur de solvant et de rouille ancienne.

Elias descend de la cabine. Ses bottes frappent le sol avec la matérialité du plomb. Il contourne le camion. Ouvre la porte passager. L'homme est recroquevillé sur le plancher, les mains liées par des serre-joints en plastique noir. Du sang séché scelle sa paupière gauche. C'est le chauffeur du convoi. Un rouage. Une pièce interchangeable dans la mécanique de Vogel.

Elias le saisit par le col de son blouson synthétique. Il le traîne sur le ciment. Le corps du chauffeur est un poids mort, une masse de viande inutile qui proteste par de petits gémissements étouffés derrière le ruban adhésif gris qui lui barre la bouche.

Au centre de l'atelier, le pont élévateur hydraulique attend. Une masse sombre repose dessus : une vieille Mercedes 500 SEL. Deux tonnes d'acier et de cuir usé. Elias pousse l'homme sous la structure.

Il prend une chaîne de levage. Les maillons s'entrechoquent avec un bruit cristallin, presque musical. Il enroule la chaîne autour de la poitrine du chauffeur, le fixant solidement aux montants d'acier du pont. L'homme est maintenant debout, plaqué contre le pylône, directement sous le châssis de la Mercedes.

Elias s'éloigne. Il va vers l'établi. Il retire sa veste de travail. Ses muscles sous le

t-shirt gris sont des cordages tendus. Il saisit un cutter.

Il revient vers le prisonnier. Le chauffeur écarquille les yeux. Les pupilles se dilatent. Elias ne regarde pas les yeux. Il regarde le ruban adhésif. Un geste net. La lame sectionne le plastique. Il l'arrache d'un coup sec. La peau vient avec. Le chauffeur hurle une insulte. Elias ne répond pas.

Il saisit la télécommande du pont.

Le compresseur s'enclenche. Un grognement électrique qui remplit l'espace. Les vérins hydrauliques frémissent. La Mercedes commence sa descente. Centimètre par centimètre. Le sifflement du liquide sous pression est le seul chronomètre de la pièce.

« Vogel ne te paiera pas tes obsèques », dit Elias. Sa voix est plate. Une constante physique.

Le châssis de la Mercedes arrive à la hauteur du visage du chauffeur. L'odeur de l'huile de pont et de la boue séchée émane de la carrosserie.

« Va te faire foutre », crache le chauffeur. Sa respiration est courte. Erratique.

Elias appuie sur le bouton. La voiture descend encore de dix centimètres. Le carter d'huile effleure maintenant le sommet du crâne de l'homme. Il doit courber l'échine. La chaîne qui le retient l'empêche de s'échapper. Il est pris en étau entre le béton et deux tonnes de métal suspendu.

« Le système est simple », reprend Elias. Il pose la télécommande sur un baril d'huile vide. « La gravité fait le travail. La soupape de sécurité a été modifiée. Si je lâche ce bouton, la pression chute. La voiture ne s'arrête pas. Elle finit sa course au niveau du sol. »

Elias s'approche. Il sent la sueur du type. Une odeur d'ammoniaque et de peur primaire.

« Qui gère la transition entre la casse et la ville ? »

Le chauffeur tremble. Ses genoux flanchent, mais la chaîne le maintient debout. La Mercedes appuie désormais sur ses trapèzes. On entend le craquement du cartilage. Le métal est froid contre son cou.

« Je ne sais pas... Je ne suis qu'un transporteur... »

Elias pose son index sur la commande de décompression. Un geste léger. Un effleurement.

Le pont descend d'un millimètre. Le cri du chauffeur est étouffé par le poids de la voiture qui commence à comprimer sa cage thoracique. Ses poumons ne peuvent plus se gonfler totalement. L'oxygène devient une denrée rare. Ses veines temporales gonflent. Elles vont éclater.

« Un nom », dit Elias.

Il ne crie pas. Il n'a pas besoin de la colère. La physique est de son côté. La masse multipliée par l'accélération.

« Marek... » Le mot sort dans un souffle de poussière.

Elias bloque la descente. Il attend. Il veut la précision. La mécanique ne tolère pas l'approximation.

« Marek qui ? »

« Marek... Szabo. Le Polonais. C'est lui qui... qui valide les entrées. »

Le chauffeur cherche de l'air. Ses yeux roulent vers le haut, fixant le dessous noirci de la Mercedes. Une goutte de liquide de frein tombe sur sa joue. Elle brûle la peau. Il ne la sent même pas.

« Où est-il ? »

« Le terminal pétrolier... Hangar 12. Il a un bureau là-bas. Sous les cuves de rétention. S'il te plaît... Remonte cette merde. Je ne peux plus respirer... »

Elias Thorne reste immobile. Il observe le phénomène de compression. Le corps humain est résistant, mais il finit toujours par céder sous la charge. C'est une question de PSI. Livres par pouce carré.

Il pense à la main de Lana. Soudée au châssis d'une autre Mercedes. Une alliance fondue dans l'acier. La haine n'est pas un sentiment, c'est un carburant à haut indice d'octane.

« Qui d'autre ? » demande Elias.

« C'est tout ! Je te jure ! C'est lui qui donne les feuilles de route. Il nettoie les numéros de série. Il... il sait pour les corps. C'est lui qui gère la presse quand les mecs de Vogel amènent les "paquets". »

Elias éteint le compresseur. Le silence revient, plus lourd qu'avant. Il regarde le chauffeur. L'homme est une épave. Son visage est cyanosé. Une mousse légère apparaît au coin de ses lèvres.

Elias saisit le levier manuel de secours. Il l'actionne.

Le bruit des cliquets de sécurité résonne dans le garage. *Clac. Clac. Clac.*

Le pont remonte lentement. La pression s'évapore. Le chauffeur s'effondre dans ses chaînes, ses poumons aspirant l'air vicié avec un bruit de succion atroce. Il pleure. Des larmes de soulagement mécanique.

Elias ne le regarde plus. Il se dirige vers l'établi. Il ouvre un tiroir métallique. À l'intérieur, son calibre .45 repose sur un chiffon propre. À côté, trois chargeurs pleins.

Il vérifie la chambre. Une balle est engagée. Le percuteur est au repos.

Il prend un bidon d'acide chlorhydrique et le pose dans son sac en toile. Il y ajoute une pince monseigneur et un chalumeau de précision. Ses outils. Sa raison d'être.

Le chauffeur, toujours enchaîné au pont, lève les yeux.

« Tu vas me laisser là ? »

Elias enfle sa veste. Il vérifie ses clés. La structure du garage est solide. Les murs sont épais de quarante centimètres. Personne n'entendra le chauffeur. Personne ne viendra le chercher avant que le processus d'oxydation ne soit complet.

« Tu es une pièce défectueuse », dit Elias.

Il se dirige vers la sortie. Sa main droite effleure l'interrupteur.

« Et les pièces défectueuses, on les met au rebut. »

La lumière s'éteint. Le noir est total. Elias sort et referme le rideau métallique derrière lui. Le bruit du verrouillage est définitif.

Dehors, le brouillard de la Zone Industrielle Nord a l'épaisseur du suif. Elias Thorne monte dans son pick-up noir. Il engage la première. Les pneus crissent sur le gravier imprégné de pétrole.

Destination : Terminal pétrolier. Hangar 12.

Marek Szabo est le prochain boulon à desserrer. Et Elias Thorne a la clé de 12 qu'il faut.

Le moteur gronde dans la nuit morte. Le démontage de l'empire Vogel continue. Dans le silence du garage, le chauffeur recommence à hurler. Mais les murs de béton ne répondent pas. La mécanique n'a pas d'oreilles. Elle n'a que des conséquences.

Elias écrase l'accélérateur. Le turbo siffle. Une note aiguë qui déchire le brouillard. La trajectoire est rectiligne. Sans déviation possible.

La chaîne du froid remonte vers sa source. Et la source va brûler.

C'est une certitude physique. Une loi de la thermodynamique. La chaleur finit toujours par détruire la structure.

Elias Thorne est la chaleur. Et la ville est sa forge.

Chapitre 5

Le hangar de Marek

Le port autonome de la Zone Nord est un cimetière de métal à ciel ouvert. Le terminal pétrolier sature l'air d'une vapeur de soufre et de sel. Elias Thorne gare le pick-up derrière une rangée de conteneurs rouillés. Il coupe le contact. Le silence qui suit est lourd. Il dure exactement soixante secondes. Elias observe le balayage des projecteurs sur le grillage périmétral. Rythme régulier. Huit secondes d'obscurité entre chaque passage.

Il sort du véhicule.

La veste de travail en canevas épais frotte contre ses hanches. Il vérifie le poids du .45 dans son holster de cuir. Le chargeur est plein. Sept cartouches de .45 ACP. Pointes creuses. Une balle dans la chambre. Cran de sûreté engagé.

Elias se déplace dans l'ombre des cuves cylindriques. Le sol est une croûte de goudron et de gravier. Ses bottes ne font aucun bruit. Il connaît ce terrain. Il connaît la topographie du vide. Le Hangar 12 se dresse au bout de la jetée. Une carcasse de tôle ondulée de quatre-vingts mètres de long. Les vitres hautes sont opaques de crasse.

Il atteint la porte de service. Côté sud.

Le verrou est un modèle standard. Cylindre européen. Elias sort son kit de crochetage. Deux outils de précision en acier inoxydable. Il insère l'entraîneur. Applique une tension constante vers la droite. Le palpeur cherche les goupilles. Une. Deux. Trois. Un clic métallique résonne dans son avant-bras. Le rotor tourne.

La porte s'ouvre sur un souffle d'air vicié.

L'intérieur du hangar sent la mort chimique. Elias s'immobilise contre le chambranle. Il attend que ses pupilles se dilatent. La lumière vient d'un bureau vitré, surélevé sur une mezzanine en acier, à l'autre bout de la structure.

Au rez-de-chaussée, les stocks.

Des centaines de fûts plastiques de 200 litres. Ils sont alignés comme des soldats en attente d'exécution. Elias s'approche du premier rang. Il sort une lampe torche tactique. Un faisceau étroit. Il éclaire l'étiquette.

Acide Chlorhydrique. Solution 33%. Corrosif. Danger.

Il passe au rang suivant. Même étiquette. Vogel ne fait pas dans la dentelle. L'acide est le solvant universel de la pègre locale. Il efface les preuves. Il réduit les os en boue calcique. Il transforme le souvenir d'un être humain en un liquide neutre que l'on déverse dans les égouts.

Lana a terminé ici. Une partie d'elle, du moins. Le reste est soudé à une Mercedes W124 dans son propre garage.

Elias sent une pression dans sa cage thoracique. Ce n'est pas de la douleur. C'est une surpression hydraulique. Son sang frappe ses tempes avec la régularité d'un piston.

Il gravit l'escalier métallique menant à la mezzanine. Chaque marche est une grille d'acier. Le bruit est inévitable, mais il le couvre en marchant sur les limons extérieurs, là où la structure est la plus rigide.

À travers la vitre sale du bureau, Marek Szabo apparaît.

Marek est une masse de chair sédentaire de cent-dix kilos. Il porte un maillot de corps jauni par la sueur. Ses bras sont couverts de tatouages délavés, des motifs cyrilliques qui racontent une vie de violence subalterne. Sur le bureau, une compteuse de billets ronronne. Le défilement des coupures de 50 euros produit un claquement sec, comme un battement de cœur mécanique.

Marek ne l'entend pas venir. Il est occupé à noter des chiffres sur un carnet de cuir. Il lèche la mine de son crayon. Un geste grotesque. Humain.

Elias ouvre la porte du bureau.

Le bruit du loquet fait pivoter Marek. Ses yeux sont injectés de sang. Sa main droite plonge instinctivement vers le tiroir du bureau.

Elias est plus rapide. La physique l'emporte sur l'instinct.

Il dégaine le .45. Le mouvement est fluide. Une ligne droite de l'étui à la cible.

« Touche pas au tiroir, Marek », dit Elias.

Sa voix est un frottement de papier de verre. Froide. Dénuée de vibration.

Marek s'immobilise. Ses doigts effleurent la poignée en plastique du tiroir. Il transpire. L'odeur de sa peur est acide. Elle s'ajoute à celle des fûts en bas.

— Elias ? Elias Thorne ? Qu'est-ce que tu fous là, bordel ? Vogel a dit que tu...

— Vogel ment. C'est sa fonction première.

Elias avance d'un pas. Il garde le canon du pistolet aligné sur le sternum de Marek. La distance est de trois mètres. Précision garantie.

— Où est le registre des entrées ? demande Elias.

— Quel registre ? Je sais pas de quoi tu parles. Je gère du stockage, c'est tout. Des produits chimiques. C'est légal. J'ai les factures.

— Le registre des corps, Marek. Celui où tu notes le poids du ballast avant de le dissoudre. Celui où tu as noté la Mercedes de Lana.

Le visage de Marek se décompose. La graisse de ses joues tremble. Il tente une diversion. Il regarde vers la fenêtre, derrière Elias.

— Écoute, Elias... C'était pas personnel. On reçoit des commandes. On exécute. C'est la chaîne, tu comprends ? On casse pas la chaîne.

— Je suis le maillon qui rompt, Marek.

Elias appuie sur la détente.

Le premier coup de feu est une détonation sourde dans l'espace confiné du bureau. La balle de .45 traverse l'épaule droite de Marek. L'impact le projette contre le dossier de sa chaise. Le sang gicle sur la vitre derrière lui. Un motif abstrait. Rouge sombre sur fond gris.

Marek hurle. Un cri aigu, organique. Un son de porc à l'abattoir.

— Le registre, répète Elias.

Il n'a pas bougé d'un millimètre. Son bras est une extension de la charpente du bâtiment.

— Dans le... dans le coffre, gémit Marek. Sous le bureau. Code 10-22-88. S'il te plaît, Elias. J'ai une famille.

— Lana aussi en avait une.

Elias appuie une deuxième fois.

La balle percute le genou gauche de Marek. La rotule explose en une dizaine de fragments osseux. Le corps de Marek glisse de la chaise et s'effondre sur le sol jonché de billets de banque. Le sang sature les coupures de 50 euros. L'encre et l'hémoglobine se mélangent.

Elias s'approche du coffre. Il tape le code. Les chiffres correspondent à une date. Peut-être une naissance. Peut-être un crime. Le mécanisme se déverrouille. À l'intérieur, un classeur noir. Elias l'ouvre.

Les pages sont remplies de colonnes manuscrites. Dates. Poids. Provenance. Type de traitement.

14 Mars. W124. 65 kg. Acide chlorhydrique. Résidu éliminé.

Le monde d'Elias se réduit à ces deux lignes. Soixante-cinq kilos. C'était le poids de Lana.

Il referme le classeur. Il le glisse sous son bras gauche.

Marek rampe sur le sol. Il laisse une traînée sombre sur le linoléum. Il essaie d'atteindre la porte. Ses doigts griffonnent le métal de l'escalier.

— Elias... pitié... je dirai rien à Vogel... je disparaiss...

Elias Thorne se tient au-dessus de lui. Il regarde l'homme comme il regarderait une pièce mécanique irréparable. Un pignon dont les dents sont limées. Une pièce inutile qui grippe le système.

— Tu as déjà disparu, Marek. Tu es juste trop lent pour t'en rendre compte.

Elias ajuste sa visée. Le canon est à dix centimètres du crâne de Marek.

Le troisième coup de feu clôt le dossier.

Le corps de Marek Szabo est secoué d'un dernier spasme. Puis l'inertie prend le dessus. La gravité gagne toujours.

Elias Thorne range son arme. Il ne vérifie pas le pouls. Il connaît l'efficacité de sa munition. Il redescend l'escalier. Ses pas résonnent sur le métal.

En bas, il s'arrête devant un fût d'acide chlorhydrique. Il dévisse le bouchon en plastique. L'odeur le gifle. C'est l'odeur de la fin des choses.

Il prend le bidon d'essence qu'il a laissé près de l'entrée. Il commence à verser le carburant sur les fûts plastiques. Un ruban iridescent qui serpente entre les colonnes de solvant.

Il sort du hangar.

L'air nocturne est frais sur son visage. Il sort un briquet Zippo de sa poche. Il fait jouer la molette. La flamme est petite, vacillante, mais elle contient assez d'énergie pour transformer le terminal en brasier.

Il jette le briquet à l'intérieur.

Le carburant s'enflamme instantanément. Une vague de chaleur le pousse dans le dos. Il ne se retourne pas.

Il marche vers son pick-up.

Derrière lui, le Hangar 12 commence à rugir. Les parois de tôle vibrent sous l'effet de la dilatation thermique. Bientôt, la chaleur fera fondre les fûts de plastique. L'acide chlorhydrique se répandra sur le sol, rongant le béton, dévorant le cadavre de Marek et les billets de banque.

Une réaction en chaîne.

Elias monte dans le véhicule. Il démarre le moteur. Les phares percent le brouillard.

Sur le siège passager, le registre noir.

La liste des noms. La liste des cibles.

Vogel est en haut de la pyramide, mais Elias est en train d'en scier la base.

Il engage la première. Le pick-up s'éloigne du terminal alors que les premières explosions de fûts déchirent la nuit. Le ciel devient orange. Une aurore boréale chimique.

Elias Thorne ne ressent rien. Ni joie, ni soulagement.

Il est une fonction mathématique en cours de résolution.

Sa trajectoire est rectiligne. Son objectif est l'effacement total.

Prochaine étape : La casse "Vogel & Fils". Le cœur de la machine.

Elias écrase l'accélérateur. Le turbo siffle. La chaleur est derrière lui, mais il la porte en lui.

La ville va apprendre ce que signifie l'oxydation rapide.

Le démontage continue. Pas de prisonniers. Pas de survivants. Juste le plomb et l'acide.

C'est la seule justice que le métal comprenne.

Chapitre 6

La fuite de données

La clôture périmétrale de la casse "Vogel & Fils" est un treillis d'acier galvanisé de trois mètres de haut. Surmonté de ronces artificielles. Des barbelés à lames rasoirs type Concertina. Le vent de nuit siffle à travers les mailles. Elias Thorne observe la structure depuis l'ombre d'un transformateur électrique.

Il vérifie sa montre. 02h14.

Il ne coupe pas le grillage. Trop bruyant. Trop visible. Il utilise un écarteur hydraulique manuel. Un outil de désincarcération. Il place les mâchoires entre deux poteaux de soutien. Il pompe. Le métal gémit. Une plainte sourde, étouffée par le vrombissement lointain de l'autoroute. La soudure cède. Un interstice de quarante centimètres se forme. Suffisant.

Elias se glisse à l'intérieur.

L'air sent le liquide de refroidissement et la décomposition. Des milliers de carcasses de voitures s'empilent en colonnes précaires. Des totems de rouille. Le sol est une bouillie de schiste et d'huile de vidange. Ses bottes de travail ne font aucun bruit.

Deux Dobermans patrouillent le secteur B. Elias connaît leur cycle. Ils sont entraînés au mordant, pas à la discrétion. Il entend le cliquetis de leurs griffes sur les plaques de tôle. Il s'immobilise derrière la carcasse d'une vieille BMW série 7. Il sort une fiole de son blouson. De l'ammoniaque concentrée mélangée à de l'isopropanol. Il en verse quelques gouttes sur le sol, dix mètres derrière lui. Un leurre olfactif. Les chiens s'arrêtent. Ils reniflent. Leurs sinus brûlent. Ils reculent, désorientés.

Le chemin est libre.

Le bureau de Marek est un container maritime de vingt pieds. Peinture bleue écaillée. Posé sur des parpaings au centre de la casse. Des caméras dômes pivotent aux quatre coins. Elias connaît les angles morts. Il rampe sous le châssis d'un camion plateau. Il atteint le point aveugle sous le container.

Il utilise un perçage thermique silencieux pour le verrou de la porte. Une mèche au cobalt. La serrure cède en quarante-cinq secondes. Il entre.

L'intérieur est une cellule de crise pour criminel de bas étage. L'odeur de tabac froid est imprégnée dans les parois. Un bureau en mélaminé. Un fauteuil ergonomique dont le cuir est déchiré. Sur le bureau, une station de travail. Deux moniteurs Dell. Une unité centrale poussiéreuse.

Elias n'allume pas la lumière. Il utilise sa lampe frontale en mode rouge. Spectre étroit. Indétectable depuis l'extérieur.

Il inspecte le bureau. Des factures. Des bons de livraison pour de l'acier de récupération. Des bordereaux d'expédition vers l'Europe de l'Est. Rien d'organique.

Il passe sous le bureau. Il cherche la cache. Marek est un paranoïaque de type 2. Il ne laisse rien sur le disque dur principal. Elias tâte le revers du tiroir central. Un aimant. Il tire. Une clé USB blindée, de marque Kingston, protégée par une coque en caoutchouc noir.

Il branche la clé sur son propre ordinateur portable renforcé. Un Panasonic Toughbook. Le système demande une clé de chiffrement. Elias ne pirate pas. Il déduit.

Le code est écrit en creux dans l'environnement. Marek a une photo de sa fille sur le bureau. "Louna 2018". Trop simple. Il regarde le calendrier mural. Une date est entourée en rouge : le 14 mai. Le jour où Lana a disparu.

Il tape : *1405LANA*.

Accès refusé.

Il regarde la photo de nouveau. La petite porte un maillot de foot. Numéro 7.

Il tape : *VOGEL07*.

Le disque se déverrouille.

Le contenu est une arborescence de dossiers cliniques. Pas de noms. Des codes alphanumériques.

Dossier : *VALORISATION_BIO*.

Elias ouvre le premier fichier. Une feuille de calcul Excel.

Colonne A : Code sujet.

Colonne B : Poids (kg).

Colonne C : Qualité alliage (organique).

Colonne D : Destination.

Il fait défiler. C'est un inventaire. Un catalogue de pièces détachées humaines. Vogel ne se contente pas de tuer. Il recycle. Les corps sont dépecés. Les organes viables partent vers le sud. Le reste, la carcasse, est traité comme du métal.

Elias lit les notes techniques.

"Sujet 388. Taux de fer élevé dans le sang. Broyage difficile. Utilisation d'acide nitrique pour dissolution des tissus mous avant compactage."

Ses doigts tremblent sur le trackpad. Une micro-vibration. Purement mécanique.

Il ouvre le dossier *ARCHIVES_JUIN*.

Il trouve le code *404-L*.

Un fichier PDF s'ouvre. Une photo d'identité. Lana. Elle ne sourit pas. Ses yeux sont injectés de sang. Elle est attachée à une chaise de garage. En arrière-plan, Elias reconnaît le sol de l'atelier où il se trouvait hier.

Il y a un rapport d'interrogatoire.

"Le sujet a eu accès au terminal 4. A consulté les registres de transfert de fonds. A identifié la structure de blanchiment via la casse. Ordre de Vogel : Neutralisation et intégration structurelle."

Le terme "intégration structurelle" est souligné en rouge.

Elias clique sur la pièce jointe. Une vidéo. 04 minutes et 12 secondes.

Il ne peut pas ne pas regarder.

La vidéo commence. Pas de son. Vogel est à l'image. Il porte un tablier de soudeur en cuir. Il tient un chalumeau. Marek est à côté de lui. Il maintient Lana. Elle hurle. On voit le mouvement de son diaphragme. On voit ses muscles du cou se tendre.

Vogel ne la frappe pas. Il travaille.

Il approche une plaque d'acier du châssis d'une Mercedes W124. La voiture qu'Elias a

désossée.

Vogel prend la main gauche de Lana. Il pose l'alliance sur le longeron.

Elias ferme les yeux. Le bruit de sa propre respiration est un grondement de turbine. Il force ses paupières à s'ouvrir.

Sur l'écran, l'arc électrique du poste à souder éclate. Un bleu aveuglant. Vogel soude la main directement au châssis. La peau se vaporise instantanément. Le métal entre en fusion avec l'os. Lana s'effondre dans un spasme neuro-musculaire. Le choc thermique arrête son cœur en moins de trente secondes.

Vogel s'essuie le front. Il sourit à la caméra. Il dit quelque chose à Marek. On devine le mouvement des lèvres : "Elle fait partie de la machine maintenant."

Elias Thorne retire la clé USB. Son mouvement est lent. Délibéré.

Il referme le Toughbook.

L'obscurité du container semble se densifier. La température chute. Elias sent le poids de son calibre .45 contre sa hanche. L'arme est chargée. Une balle dans la chambre. Cran de sûreté engagé.

Il se lève.

Il ne sort pas par où il est entré.

Il se dirige vers le fond du container. Il y a un casier métallique. Il l'ouvre. Des vêtements de rechange. Des bottes. Un jerrican d'essence pour le générateur.

Il dévisse le bouchon. Il répand le carburant sur le bureau, sur l'unité centrale, sur le

fauteuil. Il vide le jerrican.

Il sort un briquet Zippo. Il l'allume. La flamme est stable.

"Intégration structurelle", murmure-t-il.

Il jette le briquet.

Le feu prend avec un sifflement vorace. Les vapeurs d'essence explosent. Elias sort du container alors que les vitres éclatent.

Les Dobermans aboient. Ils courent vers l'incendie.

Elias ne se cache plus. Il marche au milieu de l'allée centrale. Il tient son .45 à deux mains. Crosse haute. Position de tir tactique.

Un garde surgit de derrière un empilement de pneus. Un jeune. Vingt ans. Veste de camouflage. Il tient un fusil à pompe Remington 870.

Il n'a pas le temps d'épauler.

Elias tire deux fois. Centre de masse.

Le premier projectile de .45 ACP brise le sternum. Le second déchire le lobe inférieur du poumon droit. Le garde est projeté en arrière. Il heurte une carcasse de Peugeot. Le bruit est métallique. Un choc sec.

Elias s'approche. Le garde râle. Du sang mousseux s'échappe de sa bouche. Un pneumothorax.

Elias ne l'achève pas. Il récupère le fusil à pompe. Il vérifie le magasin. Cinq

cartouches de chevrotine.

Il continue vers la sortie.

Le container de Marek est maintenant une torche hurlante. La lumière orange projette des ombres déformées sur les colonnes de voitures. On dirait des squelettes de géants en train de danser.

Elias atteint le portail principal. Il utilise la télécommande trouvée sur le garde.

Les battants d'acier coulissent avec un grincement de fin du monde.

Il remonte dans son pick-up garé à cent mètres.

Il insère la clé USB dans l'allume-cigare modifié. Il transfère les données vers un serveur distant crypté. Une assurance vie. Ou une déclaration de guerre.

Il regarde la casse dans son rétroviseur.

La fuite de données est terminée. Vogel pense avoir effacé Lana en la transformant en métal. Il a simplement donné à Elias Thorne la cartographie exacte de sa propre destruction.

Chaque nom sur cette liste est une dette. Chaque code est une cible.

Elias engage la première. Les pneus crissent sur le bitume froid.

Il n'y a plus de tristesse. Il n'y a plus de deuil.

Il n'y a qu'une réaction chimique. Un mélange d'acide, de plomb et de sueur.

La ville dort encore, mais la température monte.

Elias Thorne roule vers la villa de Vogel.

Le démontage final vient de commencer.

Chapitre 7

Contre-mesure

02h14. Zone Industrielle Nord.

L'air est saturé d'humidité. Un brouillard gras colle aux parois de tôle du hangar n°14. À l'intérieur, l'obscurité est totale, à l'exception d'une seule lampe de bureau articulée. Elle projette un cône de lumière crue sur l'établi d'Elias.

L'odeur est celle d'une ferme et d'une station-service. Un mélange âcre. Organique et minéral.

Elias Thorne vide un sac de vingt-cinq kilos d'engrais agricole sur une bâche en plastique. Nitrate d'ammonium. Granulés blancs, sphériques. Il les étale avec une règle en acier. Il vérifie l'homogénéité du tas. Pas de grumeaux. L'humidité est l'ennemie.

Il prend un bidon de gasoil. Neuf centilitres pour chaque kilo de nitrate. La proportion est mathématique. 94/6. C'est la recette du pauvre. Celle qui rase les montagnes ou les bâtiments fédéraux.

Il verse le liquide lentement. Les granulés s'imbibent. Ils virent au jaune pisseux. Elias mélange avec ses mains nues. Le froid du fioul engourdit ses doigts. Sa peau absorbe les hydrocarbures. Il ne porte pas de gants. Il a besoin du contact. Il a besoin de sentir la matière devenir instable.

À l'extérieur, le crissement de pneus sur le gravier.

Elias ne s'arrête pas. Son rythme cardiaque reste à soixante battements par minute. Il transvase le mélange dans trois extincteurs vides, découpés au sommet. Il tasse la pâte. Il insère un tube de cuivre au centre de chaque cylindre. Ce sera le logement du détonateur.

Trois véhicules. Elias identifie les bruits de moteurs. Des diesels lourds. Des SUV. Ils ne se cachent pas. Ils pensent avoir l'avantage du nombre.

Il prend une bobine de fil de pêche en nylon. Il la fixe à la poignée de la porte coulissante principale. Le fil court le long d'une poulie de fortune, remonte vers le plafond, puis redescend vers l'établi. Il est relié au percuteur d'un vieux pistolet de scellement Hilti, modifié.

Le percuteur fait face à une amorce de cartouche de chasse calibre 12. L'amorce est reliée à un cordon détonant de trois mètres.

La mécanique est simple. Linéaire. Infaillible.

Elias ramasse son Colt .45 Government. Il engage un chargeur de sept cartouches. Une dans la chambre. Il verrouille la sûreté. Il glisse l'arme dans la ceinture de son pantalon de travail, à l'arrière.

Les portières claquent dehors. Un, deux, trois... six hommes.

Des pas lourds. Des ordres chuchotés. Le langage des professionnels qui se croient en sécurité.

Elias éteint la lampe. Le hangar plonge dans le noir. Il connaît chaque obstacle. Chaque carcasse de moteur. Chaque flaque d'huile. Il se déplace vers l'échelle de secours, au fond, contre le mur ouest.

Il monte. Les barreaux d'acier sont glacés. Il atteint la passerelle technique, à huit mètres du sol.

En bas, la porte coulissante grince. Un faisceau de lampe torche balaie l'espace. La lumière danse sur les murs de tôle. Elle accroche les reflets du mélange ANFO sur l'établi.

— Thorne ?

La voix est grave. C'est Koster. Le chef de la sécurité de Vogel. Un ancien des forces spéciales moldaves. Un homme qui aime le travail propre.

— On sait que tu es là, Elias. Vogel veut discuter. Il dit que tu as quelque chose qui lui appartient. Rends les données. On oublie la casse. On oublie Marek.

Elias ne répond pas. Il est accroupi sur la passerelle. Il observe la scène à travers la lunette thermique de son monoculaire. Six silhouettes oranges se détachent du fond bleu froid du hangar.

Ils progressent en formation de diamant. Deux devant, trois au centre, un en couverture arrière. Des fusils d'assaut HK416. Ils ne sont pas venus pour discuter. Ils sont venus pour l'effacement.

— Elias. Ne sois pas stupide.

Koster s'approche de l'établi. Sa lampe torche éclaire les trois extincteurs. Il s'arrête. Il comprend.

— Reculez ! Crie Koster.

Trop tard.

Le dernier homme de la formation a le pied pris dans le fil de nylon. Il a senti une légère résistance. Il a continué son mouvement.

Le perceur du Hilti frappe l'amorce.

L'étincelle voyage à huit mille mètres par seconde le long du cordon détonant.

L'explosion n'est pas un bruit. C'est un choc physique. Une surpression qui vide les poumons.

Le premier extincteur se fragmente. L'acier se transforme en shrapnels. Les deux autres suivent en une fraction de seconde.

La façade sud du hangar est soufflée. La tôle ondule comme du papier, se déchire, s'envole dans la nuit. Les piliers de soutien en béton éclatent. La poussière de ciment sature l'air.

Elias plaque ses mains sur ses oreilles. Il garde la bouche ouverte pour équilibrer la pression interne. La passerelle vibre violemment. Des boulons sautent.

En bas, le silence revient, lourd. La poussière retombe lentement.

Elias regarde.

Le groupe de diamant a été brisé. Trois corps gisent au sol, désarticulés. Le shrapnel a fait son travail. L'établi a disparu. À sa place, un cratère noirci dans la dalle de béton.

Deux hommes rampent vers la sortie. Leurs tympanes sont crevées. Ils saignent du nez et des oreilles. Ils ont abandonné leurs armes.

Koster est debout. Il est protégé par la carcasse d'un bloc moteur de camion qui a servi de bouclier. Il est couvert de poussière blanche. Il ressemble à un spectre. Son bras gauche pend inutilement. Son HK416 est au sol, tordu.

Il sort un Glock 17 de son étui de cuisse. Il tire au hasard dans l'obscurité. Six coups. Les flammes de départ éclairent son visage crispé.

Elias Thorne se redresse sur la passerelle. Il sort son .45.

Il ne vise pas Koster. Pas encore.

Il tire sur une bouteille d'acétylène entreposée près des réservoirs de fuel, à dix mètres de l'ancien chef de sécurité.

La balle perce l'acier. Le gaz siffle.

Koster tourne la tête. Ses yeux s'écarquillent.

Elias lâche une deuxième balle. L'étincelle du métal contre le métal suffit.

Une boule de feu orange envahit la partie arrière du hangar. L'onde de chaleur frappe Elias au visage. Koster est projeté contre un mur. Il ne se relève pas. Sa veste en kevlar brûle. L'odeur de la chair roussie rejoint celle du gasoil.

Le hangar meurt. Les poutres de toit craquent. La structure est compromise.

Elias se dirige vers la lucarne de toit, à l'extrémité de la passerelle. Il utilise un levier en fer pour forcer le verrou. Le cadre pivote. L'air frais de la nuit s'engouffre.

Il se hisse sur le toit en pente. La tôle est glissante de pluie.

Il rampe jusqu'au faîtage.

En bas, sur le parking, les deux survivants de l'explosion ont atteint l'un des SUV. Ils tentent de démarrer. Le moteur tousse.

Elias Thorne sort une grenade offensive de sa poche de veste. Une vieille M67 récupérée dans ses stocks personnels. Il dégoupille. Il attend trois secondes.

Il lâche la grenade.

Elle tombe verticalement, traverse le pare-brise avant du véhicule.

L'habitacle s'illumine. Un flash blanc. Les vitres volent en éclats. Le toit du SUV se bombe sous l'effet du gaz.

Le silence revient sur la Zone Industrielle Nord. Seul le crépitement de l'incendie dans le hangar n°14 rompt la monotonie de la pluie.

Elias Thorne observe les environs. Pas de témoins. Pas de police. Pas encore.

Il descend par la gouttière à l'arrière du bâtiment. Ses mouvements sont précis. Économes.

Il rejoint son pick-up dissimulé sous un pont ferroviaire à trois cents mètres de là.

Il monte en cabine. Il pose le .45 sur le siège passager. Ses mains tremblent légèrement. Ce n'est pas de la peur. C'est l'adrénaline qui quitte son système. La chimie du corps reprend ses droits.

Il regarde l'heure sur le tableau de bord. 02h28.

L'opération a duré quatorze minutes.

Elias sort une carte routière de la boîte à gants. Il trace une croix rouge sur l'emplacement de la villa de Vogel, dans les quartiers résidentiels sur les collines.

Vogel a envoyé ses meilleurs éléments. Ils sont maintenant des statistiques.

Elias Thorne engage la première. Le pick-up s'éloigne sans phares dans le labyrinthe des hangars.

Il a perdu son atelier. Il a perdu ses outils.

Il s'en moque.

L'acide est dans son sang. Le plomb est dans sa poche. La sueur est son seul uniforme.

Vogel pense que la guerre est une affaire de territoire ou d'argent.

Elias Thorne sait que c'est une affaire de décomposition.

Il va transformer la villa de Vogel en un tas de granulés blancs et de fioul.

Il va tout effacer.

La nuit est encore longue. Elle appartient à celui qui n'a plus rien à perdre.

Il appuie sur l'accélérateur. La direction est unique. Le centre du foyer.

Le démontage continue.

Chapitre 8

Suture à froid

La pluie frappe le toit en tôle du pick-up. Un rythme de métronome. Le moteur tourne au ralenti. L'aiguille de température d'eau oscille à la limite de la zone rouge. Elias Thorne ne bouge pas. Ses mains serrent le volant. Le cuir est poisseux.

Il regarde le rétroviseur intérieur. Ses pupilles sont dilatées. Son visage est une carte d'impacts.

L'épaule gauche brûle. Ce n'est pas une brûlure de surface. C'est une chaleur profonde. Organique. Liquide.

Le sang sature la manche de sa veste de travail. La laine bouillie est devenue noire. Elle pèse deux kilos de plus.

Elias engage la première. Le pick-up s'élance sur le chemin de terre. Les pneus hachent la boue.

L'atelier est à trois kilomètres. C'est une carcasse de béton au fond d'une impasse industrielle. Un lieu oublié des cadastres. Un lieu pour les fantômes et les mécaniciens de l'ombre.

Il arrive devant le rideau métallique. Il descend du véhicule. Ses jambes sont stables. Le choc traumatique est une variable qu'il gère par la respiration. Courte. Nasale. Contrôlée.

Il tire la chaîne. Le fer hurle contre le fer. Il rentre le pick-up. Il referme.

L'obscurité tombe. Elias tâtonne le mur. Il bascule le disjoncteur.

Quatre tubes néons s'allument en grésillant. Ils crachent une lumière blafarde. Une lumière de morgue.

L'odeur est la même. Graisse graphitée. Huile de coupe. Poussière de métal. Elle agit comme un sédatif.

Elias marche vers l'établi central. Il écarte un jeu de clés à pipe d'un geste sec. Les outils s'entrechoquent. Le son est cristallin.

Il retire sa veste. Le tissu a séché partiellement. Il colle à la plaie.

Elias ne tire pas d'un coup. Il saisit un flacon de solvant. Il imbibe la zone. Les fibres se détendent.

Il s'extrait du vêtement. Le t-shirt en dessous est un bandage de fortune collé à la chair.

Il se place devant le miroir piqué de rouille fixé au-dessus du lavabo en inox.

Il observe le dommage.

L'éclat de verre est fiché dans le deltoïde antérieur. C'est un fragment de pare-brise Securit. Cinq centimètres de long. Deux de large. Une pointe acérée qui a plongé dans le muscle comme un scalpel.

La chair autour de l'entrée est violacée. Le sang continue de perler. Une rigole rouge descend le long de son biceps. Elle finit dans le creux du coude. Elle tombe sur le béton. *Ploc. Ploc.*

Elias prend une inspiration. Il remplit ses poumons au maximum. Il bloque.

Il saisit une pince à bec fin. Il la désinfecte à la flamme d'un briquet Tempête. Le métal bleuit.

Il approche l'outil de son épaule. Ses yeux ne quittent pas le reflet dans le miroir.

La pince saisit l'extrémité du verre.

Elias serre les dents. Sa mâchoire est un étau.

Il tire.

Le muscle résiste. La fibre s'accroche aux arêtes du fragment.

Elias applique une tension constante. Linéaire.

Le verre glisse. Un bruit de succion humide.

L'éclat sort. Il est couvert d'un film de graisse humaine et de sang artériel.

Elias lâche la pince. Le verre tinte contre l'inox.

L'hémorragie s'intensifie. Le sang est propre. Oxygéné.

Il prend une bouteille d'alcool isopropylique à 99 %. Il dévisse le bouchon avec les dents.

Il verse le liquide directement dans le canal de la plaie.

Le système nerveux sature. Le signal de douleur est un hurlement blanc dans son crâne.

Ses muscles se contractent. Son bras droit se crispe sur le rebord du lavabo. Les phalanges blanchissent.

Elias ne crie pas. Il n'émet aucun son. Il attend que la chimie agisse.

Le feu froid de l'alcool dévore les bactéries. Il nettoie les débris de verre microscopiques.

Il saisit un rouleau de papier absorbant industriel. Il éponge l'excédent. Il appuie fort. Pour écraser les capillaires. Pour forcer la coagulation.

Il maintient la pression pendant trois minutes. Il compte les secondes. Une par une.

Sa respiration ralentit. La sueur perle sur son front. Elle pique ses yeux. Il l'essuie de l'épaule saine.

Il relâche la pression. La plaie ne coule plus. Elle béat. Une bouche de trois centimètres de long. Les berges sont nettes.

Elias ouvre un tiroir sous l'établi. Il sort une boîte en plastique gris. Marquage militaire.

À l'intérieur, une agrafeuse chirurgicale à usage unique. Trente-cinq agrafes en acier inoxydable.

Il vérifie le mécanisme. *Clic.*

Il se rapproche du miroir. L'angle est difficile. Il doit travailler en inversion.

Il utilise sa main gauche, l'épaule valide, pour rapprocher les bords de la plaie. Ses doigts sont précis. Il pince la peau. Il crée une ride de chair.

Il positionne la tête de l'agrafeuse. La base de l'appareil est froide contre sa peau brûlante.

Premier coup. *Clac.*

L'agrafe mord. Elle traverse l'épiderme et le derme. Elle se replie en "U" sous la surface.

Elias expire longuement.

Deuxième coup. *Clac.*

L'alignement est parfait. Les bords se rejoignent. La Suture commence à ressembler à une fermeture Éclair de métal.

Troisième coup. *Clac.*

Le centre de la plaie est scellé.

Quatrième coup. *Clac.*

Cinquième coup. *Clac.*

Le travail est terminé. Cinq points de métal brillant dans la lumière crue du néon.

Elias repose l'agrafeuse. Il observe son œuvre. C'est fonctionnel. Ce n'est pas esthétique. La cicatrice sera épaisse. Un stigmate de plus. Une pièce de rechange

installée à la hâte.

Il prend un flacon de Bétadine. Il badigeonne la zone. Le marron de l'iode recouvre le rouge du sang.

Il applique une compresse stérile. Il la fixe avec du ruban adhésif technique. Large. Puissant.

Il enfle un t-shirt propre. Le coton gris est frais.

Il marche vers la carcasse de la Mercedes W124. Elle trône au centre de l'atelier, soulevée sur des chandelles.

Il s'approche du châssis.

Il regarde l'endroit où il a trouvé la main. Le métal a été découpé proprement. Il reste un trou béant dans le plancher.

Il pense à Lana.

Il ne pense pas à son rire. Il ne pense pas à la douceur de sa peau.

Il pense à la structure moléculaire de l'os. Il pense à la façon dont le carbone de l'acier a fusionné avec le calcium de son alliance.

Vogel a transformé une femme en une pièce détachée.

Elias Thorne va transformer Vogel en déchets industriels.

Il se dirige vers le fond de l'atelier. Une étagère supporte plusieurs bidons en polyéthylène haute densité.

Il lit les étiquettes. Acide chlorhydrique. Acide nitrique. Peroxyde d'hydrogène.

Il connaît les dosages. Il connaît les réactions exothermiques.

Il sort une balance de précision.

Il prépare le mélange.

Chaque mouvement est calculé. Il n'y a pas de place pour l'erreur. Un faux pas et les vapeurs lui brûleront les poumons.

Il verse les liquides dans un bac en verre.

La solution commence à fumer légèrement. Une odeur âcre sature l'air.

C'est le parfum de sa vengeance. Une chimie simple. Cause et effet.

Il regarde sa montre. 03h45.

Le métabolisme d'Elias Thorne a intégré la suture. La douleur est devenue un bruit de fond. Une fréquence basse.

Il charge le .45. Il vérifie la chambre. Une cartouche à pointe creuse attend.

Il range l'arme dans son étui.

Il remplit des flacons de verre de sa préparation acide. Il les range dans une caisse en bois garnie de mousse.

Il n'y a plus de place pour la tristesse. Plus de place pour le doute.

Il est un outil. Un outil de destruction spécialisé.

Il éteint les néons.

Le rideau métallique s'ouvre.

Le pick-up sort dans la nuit.

La direction est nord. La colline. La villa. Vogel.

Le démontage final commence.

La pluie continue de tomber. Elle lave le sang sur le béton de l'atelier.

Elle ne lavera pas ce qui va suivre.

Chapitre 9

Le convoi

La départementale 904 est une veine d'asphalte mort. Elle serpente entre les pins noirs et les usines de traitement des eaux. La pluie tombe. Fine. Froide. Elle s'écrase sur le pare-brise de la dépanneuse. Les essuie-glaces battent un rythme métronomique. Un bruit de caoutchouc sec sur du verre trempé.

Elias Thorne serre le volant. Ses jointures sont blanches. Ses mains ne tremblent pas. Elles connaissent la tension des câbles et la morsure de l'acier. Il a modifié la dépanneuse dans l'ombre de son atelier. Une plaque d'acier de dix millimètres a été soudée derrière la calandre. Le pare-chocs avant est un bélier de deux tonnes. Les suspensions ont été doublées.

Le moteur diesel grogne à 2 500 tours. Une vibration basse. Elle remonte le long de la colonne de direction. Elle s'installe dans les vertèbres d'Elias.

Sur le siège passager, le .45 repose dans son étui en polymère. À côté, les flacons d'acide nitrique et sulfurique sont calés dans une boîte de transport tactique. La chimie attend son heure.

04h12.

Des phares percent le brouillard au loin. Deux paires. Lumière blanche, intense. LED. Le convoi de Vogel.

Elias vérifie son rétroviseur. La route est déserte. Il éteint ses propres feux. Le monde devient gris, puis noir. Seule la lueur des cadrans du tableau de bord éclaire son

visage.

Le convoi approche. Deux SUV Mercedes GL. Noirs. Vitres teintées. Blindage léger de niveau B4. Elias connaît ces modèles. Il en a désossé des dizaines pour Vogel. Il connaît leurs points de rupture. Le châssis est robuste, mais le centre de gravité est haut. La physique ne ment jamais.

Elias engage la première. Puis la seconde. Il monte en régime. La dépanneuse s'élance. Elle n'est plus un véhicule de service. Elle est une masse cinétique.

Trois cents mètres.

Deux cents mètres.

Le premier SUV ralentit. Le conducteur a repéré la masse sombre qui occupe la trajectoire. Trop tard.

Elias braque légèrement à gauche. Il vise l'aile avant droite du premier véhicule. La loi du levier.

L'impact est une détonation sourde. Acier contre acier. Le bélier de la dépanneuse déchire la carrosserie de la Mercedes comme du papier sulfurisé. Les airbags se déploient à l'intérieur du SUV. Des nuages blancs de poudre de talc et d'azote.

Le SUV pivote sur son axe. Il perd toute adhérence. Les pneus hurlent sur le bitume mouillé. Il quitte la route, traverse le rail de sécurité et s'enfonce dans le fossé. Une chute de trois mètres. Un craquement de vertèbres métalliques.

Elias ne regarde pas le premier véhicule. Son regard est fixé sur le second.

Le second SUV pile. Les freins ABS bégayent. Les feux stop illuminent la pluie en rouge sang. Un homme sort par la portière passager. Un costume sombre. Une

silhouette athlétique. Il dégaine un pistolet-mitrailleur MP5.

Elias change de rapport. Il ne freine pas.

Les premières balles de 9mm impactent le pare-brise. Le verre feuilleté se brise en une toile d'araignée opaque. Elias baisse la tête. Il se guide au bruit du moteur.

Le choc est frontal.

Le bélier de la dépanneuse s'encastre dans le bloc moteur du second SUV. Les radiateurs explosent. Un nuage de vapeur brûlante sature l'air. Le liquide de refroidissement vert acide se répand sur le sol.

L'homme au MP5 est projeté en arrière. Il disparaît sous la carrosserie broyée.

Elias Thorne coupe le contact. Le silence retombe, rythmé par le cliquetis du métal qui refroidit.

Il saisit le .45. Il descend de la cabine.

Ses bottes écrasent des débris de verre. L'odeur d'essence et de vapeur d'eau est suffocante.

Il contourne la dépanneuse. Le second SUV est encastré contre un arbre. La portière conducteur s'ouvre avec un cri de métal supplicié. Un garde sort en rampant. Son visage est une nappe de sang. Son nez est dévié de trois centimètres vers la droite. Fracture de l'os propre du nez. Commotion cérébrale probable.

Elias s'approche. Ses mouvements sont précis. Économiques.

Le garde lève une main tremblante. Il cherche son arme à sa ceinture.

Elias pose son pied sur le poignet de l'homme. Un craquement sec. Le radius a cédé. L'homme hurle. Le cri est étouffé par la pluie.

"Où sont les archives ?" demande Elias.

Sa voix est un frottement de lime sur du fer.

Le garde crache du sang. "Va... va te faire foutre."

Elias appuie sur la fracture. L'homme convulse.

"Où."

"Le coffre... la mallette Pelican... code 4040..."

Elias retire son pied. Il se dirige vers l'arrière du SUV. Le coffre est bloqué par la déformation du châssis. Il retourne à sa dépanneuse. Il saisit une pince monseigneur de quatre-vingts centimètres.

Il insère l'outil dans l'interstice du hayon. Il fait levier. Les charnières sautent.

À l'intérieur, trois mallettes en polymère noir. Étanches. Antichoc. Le trésor de Vogel. Les preuves de dix ans de trafics, de meurtres et de "nettoyages".

Elias sort la première mallette. Il tape le code.

Le verrou s'ouvre avec un déclic pneumatique. À l'intérieur : des disques durs SSD, des registres papier, des clés USB. Et des photos.

Elias en saisit une. Une Mercedes W124. La sienne. Celle qu'il était en train de

désosser. Sur la photo, la main de Lana est visible avant la soudure. Elle porte encore son alliance.

Le muscle de la mâchoire d'Elias se contracte. Une impulsion électrique traverse ses nerfs.

Il referme la mallette.

Un bruit derrière lui. Le premier SUV. Les gardes sont sortis du fossé. Ils sont deux. Ils avancent avec difficulté, mais ils ont des armes longues. Des fusils à pompe Remington 870.

Elias Thorne se plaque contre le flanc de la dépanneuse.

"Thorne !" crie l'un des hommes. "T'es mort, putain ! Lâche la mallette !"

Elias vérifie son .45. Huit cartouches dans le chargeur. Une dans la chambre.

Il ne répond pas. Les mots sont une perte d'énergie.

Il sort de sa poche une grenade artisanale. Un cylindre d'acier rempli de chlorate de potassium et de sucre, amorcé par un détonateur électrique à distance. Un outil de sa vie d'avant.

Il la fait rouler sous le SUV encastré.

Il compte. Une seconde. Deux secondes.

Il active l'émetteur dans sa poche gauche.

L'explosion est brève. Pas de boule de feu cinématographique. Juste une onde de choc

brutale et une projection de fragments métalliques. Le réservoir du SUV se déchire. L'essence s'enflamme instantanément.

Les deux gardes sont projetés au sol par le souffle.

Elias Thorne surgit de derrière la dépanneuse.

Il tire.

Première balle. Centre de masse du premier garde. Le corps bascule en arrière.

Deuxième balle. La tête du second garde. Le crâne éclate.

Elias ne s'arrête pas. Il vérifie les angles.

Le garde au nez cassé rampe toujours près de la roue avant. Il essaie de ramasser le MP5.

Elias marche vers lui. Il ne court pas. Il sait qu'il a le temps. La douleur et le choc hypovolémique ralentissent sa proie.

Il arrive à la hauteur de l'homme. Le garde lève les yeux. Son regard est vide. La mort est déjà là, elle attend juste l'invitation officielle.

Elias Thorne lève le .45.

Clic.

Un incident de tir. Une douille coincée dans la fenêtre d'éjection. Un "stovepipe".

L'homme esquisse un sourire sanglant. Il saisit le MP5.

Elias ne panique pas. Il percute la culasse avec la paume de sa main gauche pour éjecter la douille. Un mouvement fluide. Un automatisme de stand de tir.

Le garde n'a pas le temps de presser la détente.

Elias Thorne appuie sur la sienne.

Le projectile de .45 ACP frappe le front de l'homme. La force d'arrêt est totale. Le corps s'affaisse comme une marionnette dont on a coupé les fils.

Elias Thorne rengaine son arme.

Il retourne aux malles. Il les charge une à une dans la cabine de la dépanneuse.

Il regarde l'incendie. Les flammes lèchent le ciel de pluie. La fumée noire sent le caoutchouc brûlé et la chair carbonisée. C'est l'odeur de la Zone. L'odeur de sa vie.

Il remonte dans la dépanneuse. Le pare-brise est en miettes, mais le moteur tourne encore. Le diesel est une bête increvable.

Il enclenche la marche arrière. Le bélier se dégage du SUV dans un cri de métal déchiré.

Elias Thorne fait demi-tour.

Il a les preuves. Il a les noms.

Mais il ne va pas voir la police. La police est un rouage du système de Vogel. On ne demande pas à une machine de se démonter elle-même.

Il se dirige vers la villa sur la colline.

Le démontage continue.

Il reste trois flacons d'acide dans la boîte tactique. Ils seront suffisants.

Elias Thorne écrase l'accélérateur. La dépanneuse hurle dans la nuit. Elle laisse derrière elle un cimetière de ferraille et de sang.

La pluie lave le bitume.

Mais elle ne lavera pas ce qui reste de la main de Lana sous les scellés de son propre garage.

Il reste quatre kilomètres.

Elias Thorne vérifie l'heure. 04h48.

Le métabolisme est stable.

La cible est Vogel.

La sentence est l'effacement.

Chapitre 10

L'appât chimique

05h12. La dépanneuse est garée sur le bas-côté, moteur coupé. La chaleur du bloc diesel s'évapore en filets de vapeur sous la pluie fine. Elias Thorne ne tremble pas. Il sort son téléphone satellite, un modèle durci, vestige de ses années de service.

Il compose le numéro privé de Vogel.

Trois tonalités. Une voix grasse décroche. Vogel respire fort. On entend le bruit d'un briquet qui claque.

— Thorne ? On a retrouvé la voiture de mes hommes. Tu es mort. Tu ne le sais pas encore, mais tu es déjà un cadavre.

Elias regarde ses mains. Les jointures sont noires de graisse et de sang séché.

— J'ai les fichiers, Vogel. Les transferts vers les banques offshore de Chypre. La liste des officiels que tu arroses. Et j'ai la main de Lana.

Le silence à l'autre bout du fil est lourd. C'est le silence du prédateur qui réalise qu'il est tombé dans une fosse.

— Qu'est-ce que tu veux ? grogne Vogel.

— La casse. Le hangar central. Seul. Dans vingt minutes.

— Tu rêves. J'amène mes gars.

— Amène-les. Ça fera moins de trajets pour les pompes funèbres.

Elias raccroche. Il retire la batterie du téléphone. Il la brise avec une pince coupante. Il jette les morceaux par la fenêtre.

Il redémarre la dépanneuse. Direction la zone industrielle Nord. La casse "Vogel & Fils" est une excroissance de métal rouillé à la lisière de la ville. Six hectares de carcasses empilées. Des murs de quatre mètres de haut surmontés de fils barbelés.

Il franchit le portail principal. Le cadenas a été forcé plus tôt dans la nuit. Il se gare à l'intérieur du hangar central. Le bâtiment est une immense structure en tôle ondulée. L'air y est saturé d'odeurs de vieux caoutchouc et de fluides hydrauliques.

Elias descend de cabine. Il n'éteint pas les phares. Ils découpent des cônes de lumière blanche dans l'obscurité poussiéreuse.

Il ouvre la caisse à outils à l'arrière de la dépanneuse.

Il sort trois bidons de vingt litres. Plastique PE-HD. Inerte. Ils contiennent de l'acide chlorhydrique concentré à 37 %. Un produit industriel standard pour le décapage des métaux.

Il sort une quatrième bouteille, plus petite. Du cyanure de sodium en granulés, volé dans le stock de traitement de surface d'un atelier de galvanoplastie.

Il ne cherche pas à tuer proprement. Il cherche une saturation atmosphérique.

Il commence le travail. Il déverse l'acide sur le sol en béton poreux du hangar. Le liquide siffle au contact des impuretés. Une odeur âcre monte immédiatement. Elias travaille vite. Ses gestes sont précis. Économie de mouvement. Il place les granulés

de cyanure dans des récipients en verre qu'il dispose stratégiquement autour de la zone d'impact des phares.

Il ne les mélange pas encore. La réaction chimique doit être déclenchée au moment opportun. Le gaz cyanhydrique est létal en quelques inspirations. C'est l'agent de la mort par excellence. Radical. Définitif.

Il retourne à la dépanneuse. Il récupère son masque à gaz. Un modèle militaire M50. Doubles cartouches filtrantes. Visière panoramique. Il vérifie l'étanchéité. Le caoutchouc froid plaque sa peau. Le bruit de sa propre respiration devient un grondement mécanique dans ses oreilles.

Il s'équipe. Le .45 ACP à la ceinture. Deux chargeurs de rechange dans les poches de son bleu de travail. Un couteau de combat Ka-Bar fixé à la cuisse.

05h34.

Des phares balaient le portail au loin. Trois véhicules. Des SUV noirs. Ils entrent dans la casse sans ralentir. Ils slaloment entre les piles de voitures compressées.

Elias se retire dans l'ombre, derrière une presse hydraulique de douze tonnes. Il disparaît dans le noir. Seule la lueur rouge des diodes de son masque trahit sa présence, s'il y avait quelqu'un pour la voir.

Les SUV pilent devant le hangar. Les portières claquent. Six hommes descendent. Des professionnels. Ils portent des vestes tactiques et des pistolets-mitrailleurs MP5. Ils se déploient en éventail.

Vogel sort du véhicule du milieu. Il est plus gros que sur les photos. Son costume gris perle est déplacé dans cet environnement de limaille et de boue. Il tient un mouchoir contre son nez.

— Thorne ! hurle-t-il. Montre-toi !

Elias ne répond pas. Il observe à travers sa visière. Les hommes de Vogel entrent dans le hangar. Ils sont nerveux. Leurs lampes torches découpent l'obscurité.

— C'est quoi cette odeur ? demande l'un des gardes. On dirait que quelque chose crame.

— C'est l'odeur de ton patron qui se décompose, murmure Elias pour lui-même.

Il actionne une commande à distance. Un simple déclencheur de modélisme relié à un petit servomoteur. Le servomoteur bascule les récipients de verre.

Les granulés de cyanure tombent dans les flaques d'acide chlorhydrique.

La réaction est instantanée.

Un nuage blanc-gris s'élève du sol. Il est dense. Il rampe. Il ne monte pas, il s'étale comme une marée de brume toxique. Le gaz cyanhydrique se mélange aux vapeurs d'acide.

— Reculez ! hurle le chef de la sécurité. C'est un piège chimique !

Trop tard.

Le premier garde, le plus proche de la zone d'impact, lâche son MP5. Ses mains montent à sa gorge. Il essaie de déchirer son propre cou. Ses poumons brûlent. Le gaz neutralise les enzymes de la respiration cellulaire. Le corps oublie comment absorber l'oxygène. Il s'effondre en convulsant.

Vogel est encore près de sa voiture. Il voit la brume sortir du hangar.

— Tuez-le ! Tuez-le ! glapit-il en remontant dans le SUV.

Les gardes restants ouvrent le feu au jugé vers l'intérieur du bâtiment. Les détonations sont assourdissantes sous la tôle. Les balles de 9mm ricochent sur les carcasses de métal, créant des étincelles éphémères.

Elias Thorne bouge.

Il ne court pas. Il glisse entre les ombres. Le masque lui donne une vision parfaite malgré la fumée. Il contourne la presse hydraulique. Il arrive dans le dos d'un garde qui vide son chargeur dans le vide.

Elias saisit le canon du MP5, le dévie vers le bas. De la main gauche, il enfonce la lame du Ka-Bar à la base du crâne, entre la première vertèbre et l'occipital.

Le garde se fige. Ses nerfs sont sectionnés. Il est mort avant d'avoir compris.

Elias récupère le MP5. Il vérifie la chambre. Une cartouche engagée.

Il avance dans le brouillard chimique.

Un deuxième garde apparaît devant lui, titubant, les yeux injectés de sang. Il vomit dans son propre masque de protection, un modèle civil inefficace contre de telles concentrations.

Elias l'abat d'une courte rafale de trois coups dans le thorax. L'homme bascule en arrière dans une pile de pneus.

Il ne reste plus que trois gardes valides à l'extérieur. Ils reculent vers les véhicules.

Elias sort du hangar par une porte latérale. Il fait le tour par les tas de ferraille. La pluie redouble. Elle plaque le gaz au sol, augmentant sa densité au niveau des chevilles.

Il voit Vogel à travers la vitre blindée du SUV. Le visage du gras est déformé par la terreur. Il hurle des ordres dans un talkie-talkie. Personne ne répond.

Elias épaula le MP5.

Il vise les pneus du véhicule de tête. Deux rafales. Le caoutchouc éclate. Le SUV s'affaisse sur ses jantes.

Le chef de la sécurité repère l'origine des tirs. Il riposte. Il utilise un fusil d'assaut HK416. Les projectiles de 5.56 déchirent les carcasses de voitures autour d'Elias.

Thorne plonge derrière un bloc moteur de camion. La fonte absorbe les impacts.

Il lâche le MP5. Trop d'encombrement pour la suite. Il dégaine son .45.

Il prend une grenade fumigène dans sa poche. Il dégoupille. Il la lance à dix mètres sur sa droite.

Le rideau de fumée blanche se mêle à la brume toxique.

Les gardes concentrent leurs tirs sur la fumigène.

Elias Thorne sort de son abri par la gauche. Il sprinte sur cinq mètres. Il est à découvert.

Le chef de la sécurité le voit. Il pivote son arme.

Thorne tire deux fois.

La première balle de .45 percute l'épaule du garde, le faisant pivoter. La seconde entre dans la tempe. La tête explose. Le corps est projeté au sol.

Il reste deux hommes. Ils paniquent. Ils montent dans le dernier SUV encore en état de marche. Ils enclenchent la marche arrière brusquement, percutant une pile de portières de voitures.

Elias Thorne ne les poursuit pas.

Il s'approche du SUV de Vogel.

Le moteur tourne. Vogel a verrouillé les portières. Il essaie désespérément de passer les rapports, mais la dépanneuse de Thorne bloque la sortie du hangar et les autres SUV font obstacle. Il est coincé dans un entonnoir de métal.

Elias se tient devant le pare-brise. Le masque à gaz lui donne une apparence de prédateur insectoïde.

Vogel brandit un revolver chromé. Il tire à travers le pare-brise.

Le verre blindé se fendille mais ne cède pas. L'impact est à quelques centimètres du visage de Thorne.

Elias ne cille pas.

Il sort de sa poche un petit flacon. Acide fluorhydrique. Une substance qui attaque le verre et les os.

Il verse le contenu sur les gonds de la portière conducteur. Le métal fume. Le plastique fond.

Puis il sort une masse de quatre kilos de sa ceinture d'outils.

Il frappe une fois. Le verre blindé, déjà fragilisé par le tir de Vogel de l'intérieur, se brise en mille morceaux.

Elias Thorne plonge la main dans l'habitacle. Il saisit Vogel par la cravate. Il le tire dehors avec une force mécanique.

Vogel tombe dans la boue acide. Il hurle. Ses mains touchent le mélange de cyanure et d'acide chlorhydrique qui rampe sur le sol.

— Mes yeux ! Ça brûle ! Thorne, pitié !

Elias retire son masque à gaz. L'air est encore chargé, mais la pluie a dilué les vapeurs. Ses yeux piquent. Ses poumons protestent. Il s'en moque.

Il s'accroupit au-dessus de Vogel.

— Tu as soudé sa main au châssis, Vogel. Tu l'as fait alors qu'elle était encore en vie ?

Vogel pleure. Un mélange de morve, de sang et de larmes coule sur son visage bouffi.

— C'était un accident... Elle savait pour les comptes... On devait la faire disparaître...

Elias Thorne sort son briquet. Un Zippo usé.

Il regarde le réservoir d'essence du SUV qui fuit. Le liquide arc-en-ciel se mélange à l'acide.

— On ne répare pas ce qui est brisé, Vogel. On l'efface.

Elias se relève. Il range son .45.

Il ne tire pas. La balle serait une délivrance.

Il ramasse un bidon d'acide encore à moitié plein. Il le déverse lentement sur les jambes de Vogel. L'homme hurle un son qui n'a plus rien d'humain.

Thorne se dirige vers la dépanneuse. Il monte en cabine.

Il enclenche la première.

Dans le rétroviseur, il voit Vogel ramper dans la sciure et le métal.

Thorne écrase l'accélérateur. Il quitte la casse.

Derrière lui, un court-circuit dans le SUV percuté déclenche l'étincelle.

L'explosion souffle les vitres du hangar central. Le mélange chimique s'embrase dans une boule de feu verdâtre.

Elias Thorne ne regarde pas l'incendie.

Il reste un nom sur sa liste.

Le démantèlement est presque terminé.

Il vérifie l'heure. 05h52.

Le jour se lève sur la zone industrielle. La lumière est grise. La lumière est froide.

Comme lui.

Chapitre 11

Le cimetière de métal

03:42.

Le froid s'installe dans la carcasse d'un vieux bus Saviem. Elias Thorne est immobile. Son dos contre la tôle givrée. Il ne tremble pas. Le tremblement est une déperdition d'énergie. Il surveille l'entrée principale de la casse "Vogel & Fils".

Au centre du hangar 4, Elias a préparé le terrain. Trois fûts de polyéthylène haute densité. Contenance : 200 litres chacun. À l'intérieur, un mélange d'acide chlorhydrique et de décapant industriel. Il a installé des buses de pulvérisation artisanales reliées au compresseur d'air.

Le principe est simple. Une valve électromagnétique. Un capteur de mouvement. La chimie fera le reste.

04:12.

Deux Mercedes Classe G percent l'obscurité. Les phares balayent les piles de voitures compactées. Le métal brille sous le givre. Les moteurs diesel grognent. Ils s'arrêtent à trente mètres du hangar central.

Les portières claquent. Douze battements. Six hommes.

Elias identifie le premier groupe. Matériel professionnel. Vestes tactiques sombres. Glockes au poing. Lampes torches fixées sous le canon. Vogel est au centre. Il porte un manteau de laine gris. Trop cher pour l'endroit. Il transpire malgré les trois degrés

extérieurs.

— Thorne ! hurle Vogel.

Sa voix déraile. L'écho frappe les parois de métal rouillé.

— On sait que tu es là, Elias. Sors de là. On discute. On règle ça proprement.

Elias ne répond pas. Il vérifie son .45. Une cartouche dans la chambre. Sept dans le chargeur. Un silencieux de type "Wet" vissé sur le canon. De l'huile de silicone à l'intérieur pour absorber la première détonation.

Vogel fait un signe de la main. Les six hommes se déploient en éventail. Formation de ratissage standard. Ils avancent vers le hangar 4. Leurs bottes écrasent le gravier mélangé à l'huile de vidange. Un bruit de mastication minérale.

Ils franchissent le seuil.

Elias active la commande à distance.

Un sifflement pneumatique sature l'espace. Les buses libèrent le mélange acide sous haute pression. Le contact avec l'humidité ambiante crée un brouillard immédiat. Une nappe blanche, épaisse, opaque.

L'odeur arrive une seconde plus tard. Un picotement chimique. Le chlore arrache les muqueuses.

— Putain ! C'est quoi ce...

Le premier garde s'étouffe. Il lâche son arme pour porter ses mains à sa gorge. L'acide brûle ses cornées. Il est aveugle.

Elias sort de l'ombre du bus. Il porte un masque à gaz militaire M40. Il voit à travers les oculaires en polycarbonate. Le monde est vert et flou.

Il cible le premier garde à sa gauche. Distance : cinq mètres.

Deux pressions sur la détente. *Pop-pop*.

Les projectiles de .45 ACP, lourds et lents, frappent le sternum. Le choc hydrostatique stoppe le cœur instantanément. Le corps s'effondre dans une flaque d'antigel.

Elias pivote à 45 degrés.

Le deuxième garde tire au hasard dans le brouillard. Les éclairs de départ de feu illuminent la vapeur acide. Des flashes stroboscopiques. Le bruit des détonations est étouffé par la densité de la nappe chimique.

Elias se baisse. Il glisse sous le châssis d'une carcasse de BMW. Il voit les jambes du tireur.

Une balle dans le genou droit. L'os éclate. Le garde bascule en avant.

Elias se redresse. Il pose le canon du .45 sur la nuque de l'homme.

Pop.

La colonne vertébrale est sectionnée à la base du bulbe rachidien. Mort immédiate.

Reste quatre hommes. Et Vogel.

— Dispersion ! Sortez du hangar ! hurle Vogel de l'extérieur.

Les gardes paniquent. Ils ne sont pas entraînés pour une guerre chimique artisanale. Ils courent vers la sortie, les poumons en feu. Ils crachent du sang. L'acide ronge les alvéoles pulmonaires.

Elias contourne par les racks de stockage de pneus. Le caoutchouc amortit ses pas.

Il intercepte le troisième garde près d'une presse hydraulique. L'homme essaie de recharger son arme. Ses mains tremblent. Ses doigts sont rouges, pelés par les vapeurs.

Elias ne tire pas. Il utilise sa lame. Un couteau de combat en acier D2. Revêtement noir mat.

Il saisit le garde par l'arrière de la tête. Il enfonce la lame dans le creux de la clavicule. Angle de 45 degrés. Il cherche l'artère sous-clavière. Le sang jaillit avec la pression d'un tuyau d'arrosage. Il imbibe la veste tactique.

L'homme s'affaisse sans un cri. L'hémorragie interne remplit ses poumons.

Vogel est à découvert sur le terre-plein. Il recule vers sa Mercedes. Les deux gardes restants forment un bouclier humain autour de lui. Ils balayent la zone avec leurs lampes. Les faisceaux coupent le brouillard qui s'échappe maintenant du hangar comme la respiration d'un monstre.

Elias grimpe sur le toit d'un container maritime.

Il surplombe la scène. Il analyse la trajectoire.

Le quatrième garde est nerveux. Il bouge trop. Il expose son flanc gauche.

Elias ajuste sa visée. Il tient compte de la dérive due au silencieux.

Pop.

La balle pénètre sous l'aisselle. Elle traverse les deux poumons. Le garde tombe à genoux. Il essaie de respirer, mais l'air ne passe plus. Un sifflement sort de sa poitrine.

Le cinquième homme identifie la source du tir. Il riposte. Une rafale de MP5. Les balles de 9mm ricochent sur l'acier du container. Des étincelles jaillissent près du visage d'Elias.

Elias bascule en arrière. Il se laisse tomber de l'autre côté du container. Il touche le sol avec souplesse. Roulade. Il est déjà reparti.

Il connaît chaque recoin de cette casse. Chaque pile de ferraille est une coordonnée dans son cerveau.

Il passe derrière la pile de moteurs usagés. L'odeur de l'huile rance masque celle de l'acide.

Le cinquième garde avance vers le container, seul. Il a laissé Vogel près de la voiture. Erreur tactique majeure.

Elias attend que l'homme dépasse l'angle mort d'une pile de portières de Peugeot 205.

Distance : deux mètres.

Elias surgit. Il saisit le canon du MP5. Il dévie la ligne de mire vers le haut. Avec sa main libre, il assène un coup de crosse dans la gorge du garde. Le cartilage du larynx s'écrase.

Le garde lâche son arme. Il porte ses mains à son cou. Il cherche de l'oxygène dans un conduit fermé.

Elias le regarde dans les yeux. Il ne voit pas un homme. Il voit un obstacle mécanique supprimé.

Il l'achève d'une balle dans le front. Le recul de l'arme est une vibration familière dans son poignet.

Vogel est seul.

Il est adossé à la portière blindée de son Classe G. Il tient un revolver de luxe. Un Manurhin MR73. Finition inox. Ses mains tremblent tellement que le métal siffle contre la carrosserie.

— Thorne ! Je te donnerai ce que tu veux ! L'argent... les noms... tout !

Elias sort de derrière la pile de moteurs. Il retire son masque à gaz.

L'air frais lui brûle les poumons, encore chargés par les résidus de vapeurs. Ses yeux piquent. La pluie commence à tomber. Une pluie fine, acide elle aussi par contact avec la fumée du hangar.

Il s'approche lentement. Chaque pas est un verdict.

Vogel tire. Une fois. Deux fois.

Les balles se perdent dans la nuit. Vogel ne vise pas Elias. Il vise sa propre peur.

Elias tire une fois. Dans l'épaule droite de Vogel.

Le Manurhin tombe au sol. Vogel hurle. Il glisse le long de la portière. Il finit assis dans la boue huileuse.

Elias se tient devant lui. Il est une silhouette de goudron et de sang.

— Tu as soudé sa main au châssis, Vogel. Tu l'as fait alors qu'elle était encore en vie ?

Vogel pleure. Un mélange de morve, de sang et de larmes coule sur son visage bouffi. Sa dignité s'est évaporée avec ses hommes.

— C'était un accident... Elle savait pour les comptes... On devait la faire disparaître... Elle ne voulait pas se taire...

Elias ne l'écoute plus. Les mots sont inutiles. Les faits sont structurels.

Il sort son briquet. Un Zippo usé. Le cliquetis du capot est le seul son dans le silence de la casse.

Il regarde le réservoir d'essence du SUV qui fuit. Le liquide arc-en-ciel se mélange à l'acide qui s'écoule du hangar. Une réaction exothermique lente se prépare.

— On ne répare pas ce qui est brisé, Vogel. On l'efface.

Elias se relève. Il range son .45.

Il ne tire pas. La balle serait une délivrance. Une fin propre. Vogel ne mérite pas la propreté.

Il ramasse un bidon d'acide encore à moitié plein, abandonné par un de ses gardes. Il

le déverse lentement sur les jambes de Vogel.

L'homme hurle un son qui n'a plus rien d'humain. C'est le cri du métal que l'on cisaille.

Thorne se dirige vers la dépanneuse garée à l'entrée. Il monte en cabine. L'odeur de vieux tabac et de graisse l'accueille.

Il enclenche la première.

Dans le rétroviseur, il voit Vogel ramper dans la sciure et le métal. Une larve humaine dans un enfer chimique.

Thorne écrase l'accélérateur. Le moteur turbo-diesel rugit. Il quitte la casse "Vogel & Fils".

Derrière lui, un court-circuit dans le SUV percuté par une balle perdue déclenche l'étincelle.

L'explosion souffle les vitres du hangar central. Le mélange chimique s'embrase dans une boule de feu verdâtre. Le chlore et l'essence créent un plasma toxique qui consume tout.

Elias Thorne ne regarde pas l'incendie. Il ne cherche pas la satisfaction cinématographique.

Il reste un nom sur sa liste. Le donneur d'ordre. Le sommet de la pyramide.

Il vérifie l'heure sur le tableau de bord. 05h52.

Le jour se lève sur la zone industrielle. La lumière est grise. Elle ne réchauffe rien.

Le démantèlement est presque terminé.

Elias Thorne roule vers le centre-ville.

Il est le dernier outil en état de marche.

Chapitre 12

La presse hydraulique

L'air dans le hangar 4 est une suspension de particules de fer et de vapeur d'huile. Le froid est une lame plate contre la peau. Elias Thorne progresse. Chaque pas est un calcul de transfert de poids. Ses bottes de sécurité à embout d'acier ne produisent aucun son sur la dalle de béton imprégnée de lubrifiant noir.

Au centre de la nef industrielle, la presse hydraulique Lefort trône comme un autel sacrificiel. Six cents tonnes de pression. Un caisson de compactage de huit mètres de long. La carcasse d'une berline allemande attend à l'intérieur. Le métal est déjà mordu par les griffes de préhension. L'acier gémit sous la contrainte résiduelle.

Vogel est acculé contre le pupitre de commande.

L'homme transpire. L'eau de Cologne "Acqua di Parma" se mélange à l'odeur âcre de la peur viscérale. C'est une signature chimique familière pour Thorne. Celle de la proie qui réalise que la hiérarchie sociale n'a plus aucune valeur balistique. Vogel plaque ses mains contre le métal froid de la console. Ses doigts tremblent. Ses bagues en or s'entrechoquent. Un bruit de ferraille dérisoire.

— Elias. Écoute-moi. On peut stabiliser la situation.

Thorne ne répond pas. Il ajuste sa prise sur la crosse du Colt .45 Government. Le poids de l'arme est un ancrage. Sept cartouches dans le chargeur. Une dans la chambre. 230 grains de plomb chemisé de cuivre.

Vogel déglutit. Sa pomme d'Adam monte et descend derrière son col de chemise

empesé.

— Tu veux de l'argent ? J'ai des comptes. Des chiffres. On parle de millions, Thorne. Pas des miettes de garage. De quoi refaire ta vie. N'importe où. Le Belize. Singapour. Tu disparais. On oublie tout.

Thorne s'arrête à trois mètres. La distance de sécurité. Il lève la main gauche. Il n'a pas lâché l'objet. Il ouvre ses doigts calleux, marqués par des années de manipulation d'outils et de détonateurs.

L'alliance de Lana brille sous les néons blafards.

L'or est taché d'une pellicule de graisse graphitée. À l'intérieur de l'anneau, la gravure est encore visible : *E & L – 12.05.2014*.

Vogel regarde l'objet. Ses pupilles se rétractent. La lumière du projecteur halogène se reflète dans ses yeux humides. Il comprend. La main soudée au châssis de la Mercedes n'était pas un accident de parcours. C'était une signature. Sa signature.

— Ce n'était pas personnel, Elias. Une fuite de données. Elle a vu ce qu'elle ne devait pas voir. La logistique... le nettoyage des véhicules. Il fallait sécuriser le périmètre.

Thorne regarde Vogel. Il ne voit pas un homme. Il voit un composant défectueux dans un système qui doit être démantelé. Un point de friction.

— Tu l'as soudée, dit Thorne. Sa voix est un murmure de papier de verre. Tu as utilisé un poste MIG. Trop d'ampérage. Tu as brûlé l'os.

— J'exécutais des ordres ! hurle Vogel. Sa voix déraile, monte dans les aigus. Les gens au-dessus... tu n'as aucune idée de l'ampleur du réseau. Si tu me tues, tu es un homme mort. Ils enverront des professionnels. Des vrais.

Thorne range l'alliance dans la poche de sa veste de travail. Le mouvement est lent. Délibéré.

— Je suis déjà mort, Vogel. Je suis un fantôme avec un calibre.

Vogel tente un mouvement vers la droite. Une velléité de fuite vers l'ombre des piles de portières empilées.

Thorne ne bouge pas le buste. Seul son bras droit s'élève. Un angle de 90 degrés. L'alignement de la hausse et du guidon est instantané. Le doigt presse la détente. Le mur de pression. La rupture.

Le premier coup de feu déchire le silence du hangar.

Le projectile de .45 percute le genou droit de Vogel. La rotule explose. L'impact projette des fragments d'os et de cartilage contre la carrosserie de la Mercedes. Vogel s'effondre. Un cri inhumain sature l'espace. Un son de métal que l'on cisaille à vif.

Thorne fait un pas en avant.

Le deuxième coup de feu suit immédiatement.

Le genou gauche subit le même traitement cinétique. L'énergie cinétique est totale. Les articulations sont réduites en bouillie organique. Vogel est au sol, les jambes désarticulées dans des angles impossibles.

Le sang s'écoule. Il est lourd. Épais. Sur la dalle de béton recouverte de poussière de fer et de lubrifiant, le liquide prend une teinte sombre.

Le sang est noir sur la graisse.

Vogel essaie de ramper. Ses mains griffent le sol. Ses ongles se cassent sur les impuretés du béton. Il laisse derrière lui une traînée luisante, comme un gastéropode mourant dans un enfer mécanique.

— S’il te plaît... achève-moi...

Thorne contourne Vogel. Il se dirige vers le pupitre de commande de la presse Lefort. Il connaît ces machines. Il a passé sa vie à les entretenir, à les nourrir de carcasses. Il sait où se trouve le levier de débrayage d'urgence. Il sait comment saturer les valves hydrauliques.

Il appuie sur le bouton de démarrage.

Le moteur électrique de 150 chevaux s'ébroue dans un ronronnement grave. Les pompes hydrauliques montent en pression. 400 bars. Les flexibles tressaillent comme des artères sous la peau. Un sifflement aigu emplit le hangar. L'huile circule. Le piston de compactage commence sa course.

Lentement. Inéluctablement.

La plaque de poussée en acier trempé avance de quelques millimètres par seconde. Dans le caisson, la Mercedes W124 commence à se froisser. Le verre des phares éclate. Le pare-brise se segmente en mille diamants de sécurité. Le toit s'affaisse comme une boîte de conserve sous le talon d'un géant.

Thorne revient vers Vogel. L'homme est à bout de souffle. Le choc traumatique commence à éteindre ses fonctions cognitives. Son visage est d'une pâleur de craie.

— Tu m’as offert de l’argent, Vogel, dit Thorne.

Il attrape Vogel par le col de son costume italien. Il le traîne sur le sol. Le bruit du tissu qui frotte sur le béton se mêle aux gémissements de l'homme. Thorne est d'une force calme. Une force de levier.

Il hisse Vogel jusqu'au rebord du caisson de compactage.

L'odeur de l'essence qui fuit du réservoir percé de la Mercedes monte. Une odeur volatile. Explosive.

— Regarde, Vogel.

Thorne pointe le bras de la presse. La machine ne fait pas de distinction entre le métal et la chair. Elle traite la matière. Elle réduit le volume. Elle optimise le vide.

— Ma femme est dans cette voiture, Vogel. Dans chaque particule de rouille de ce garage. Tu as transformé son existence en une donnée logistique. Je vais faire de toi une pièce détachée.

Vogel essaie de parler. Sa bouche est pleine de salive mousseuse. Il n'y a plus de mots. Juste une terreur pure, liquide.

Thorne lâche le col. Vogel glisse à l'intérieur du caisson, sur le métal hurlant de la voiture en train de mourir. Son corps brisé s'encastre entre le montant B de la berline et la paroi de la presse.

Thorne ne regarde pas le broyage. Il ne cherche pas la jouissance du bourreau. Il vérifie l'état de son arme. Il éjecte le chargeur. Six balles restantes. Il réinsère le chargeur d'un coup sec de la paume. *Clac*.

Il se dirige vers l'étagère de stockage des produits chimiques.

Il y a là un bidon de vingt litres d'acide chlorhydrique. Utilisation : décapage des surfaces avant soudure.

Thorne dévisse le bouchon. L'odeur acide lui brûle les narines. Il revient vers la presse. Vogel hurle encore, un son étouffé par le fracas du métal qui se déchire. Le piston continue sa progression. La Mercedes n'est plus qu'un bloc informe de un mètre sur deux.

Thorne déverse l'acide.

Le liquide s'infiltré dans les plaies de Vogel. La réaction chimique est instantanée. Une fumée blanche et toxique s'élève. Le chuintement de la chair qui brûle s'ajoute au vacarme hydraulique.

C'est une procédure de nettoyage. Un effacement moléculaire.

Thorne s'écarte. Il ramasse un chiffon gras sur un établi. Il essuie soigneusement ses mains. Il nettoie la culasse de son .45. Les gestes sont précis. Professionnels.

Il regarde une dernière fois la presse. Le cycle de compactage arrive à son terme. Les valves de décharge s'ouvrent dans un souffle d'air comprimé. Le bloc de métal et de chair est désormais une unité compacte. Un déchet industriel.

Thorne se détourne.

Il marche vers la sortie. Ses pas sont lourds, mais réguliers. Le hangar 4 est un tombeau scellé par le bruit des machines.

À l'extérieur, la nuit est encore noire. La pluie a commencé à tomber. Une pluie fine, acide, qui lave la poussière de fer sur ses vêtements.

Thorne monte dans la dépanneuse garée près de l'entrée. L'habitacle sent le tabac froid et le gasoil. Il insère la clé dans le contact. Le moteur turbo-diesel rugit. Une vibration qui se propage dans ses vertèbres.

Il regarde le tableau de bord. 05h45.

Il passe la première. Les pneus crissent sur le gravier imprégné d'huile.

Dans son rétroviseur, il voit une étincelle. Un court-circuit dans les restes du faisceau électrique de la Mercedes compactée. Le mélange d'essence et d'acide est un combustible idéal.

L'explosion est sourde. Une onde de choc qui fait vibrer les vitres de la cabine. Une lueur orange, puis verdâtre, illumine les structures métalliques de la casse.

Thorne ne ralentit pas. Il ne regarde pas en arrière.

La liste n'est pas encore vide.

Le donneur d'ordre attend dans sa villa sur les hauteurs. Un homme de chiffres. Un homme qui pense que les mains soudées ne parlent pas.

Elias Thorne conduit vers le centre-ville.

Il est l'outil. Il est le bras de levier.

Le démantèlement continue.

Chapitre 13

Compression finale

La zone industrielle Nord sature l'air. Soufre. Caoutchouc brûlé. Humidité stagnante. Elias Thorne coupe le contact de la dépanneuse. Le silence revient, lourd, seulement troublé par le cliquetis du métal qui refroidit.

Il descend. Ses bottes écrasent le gravier gras.

À l'arrière du plateau, Vogel est une masse informe de laine vierge et de terreur. Il est ligoté avec du fil de fer galvanisé. Le métal s'enfonce dans ses poignets. Le sang a déjà séché sur son col de chemise à huit cents euros. Sa respiration est un sifflement humide. Une côte cassée, probablement.

Thorne ne le regarde pas. Il regarde la presse hydraulique.

C'est une Leimbach 800 tonnes. Une bête d'acier sédentaire peinte en jaune industriel, écaillée par les années d'abus. Elle trône au centre de la casse "Vogel & Fils". Ironie mécanique.

Thorne actionne le levier du plateau. Le vérin gémit. La plateforme bascule. Vogel glisse. Il heurte le sol avec un bruit sourd. Un sac de viande. Il essaie de crier à travers le ruban adhésif qui lui barre le visage. Ses yeux sont injectés de sang. Il fixe Thorne. Il cherche une faille, un résidu d'humanité, une négociation possible.

Thorne ne négocie pas avec les débris.

Il attrape Vogel par le col. Il le traîne sur le béton. Le poids du corps est une

contrainte physique gérée par les trapèzes de Thorne. Pas d'effort inutile. Juste de la cinétique.

Il s'arrête devant une carcasse de BMW Série 7. Années 2010. Le moteur a déjà été extrait. La boîte de vitesses pend comme un organe arraché. C'est un habitacle vide, une cage thoracique de métal froid.

Thorne ouvre la portière arrière, tordue. Il jette Vogel sur la banquette défoncée. Les ressorts grincement. Vogel se débat, ses jambes frappent les contre-portes. Thorne sort un rouleau de chatterton noir. Il immobilise les chevilles. Il fixe les genoux au châssis. Il travaille proprement. Comme un emballeur en fin de chaîne.

« Ne gaspille pas ton oxygène, Vogel. »

La voix de Thorne est plate. Une fréquence radio morte.

Il referme la portière. Le loquet est bloqué. Il utilise un pied-de-biche pour forcer la fermeture. Le métal hurle. La BMW est scellée.

Thorne se dirige vers le poste de commande de la presse. Il monte les marches métalliques. La plateforme vibre sous ses pas. Il pose ses mains calleuses sur les leviers. La graisse noire est incrustée dans les sillons de sa peau.

Il appuie sur le bouton de mise sous tension.

Le moteur électrique de 75 kilowatts s'éveille. Un bourdonnement sourd qui monte dans les graves. Les pompes hydrauliques s'amorcent. L'huile circule dans les veines d'acier à 300 bars de pression. Une odeur de liquide chaud sature l'espace.

Thorne regarde le manomètre. L'aiguille grimpe. 100 bars. 200 bars.

Dans la BMW, Vogel frappe contre la vitre. Ses mains liées sont des ombres blanches derrière le verre teinté. Il n'y a plus de place pour la dignité. Juste l'instinct de survie d'un rat dans un broyeur.

Thorne abaisse le premier levier.

Le couvercle de la presse descend. Un bloc d'acier de dix tonnes. Il rencontre le toit de la BMW.

Le premier contact est sonore. Un craquement sec. Le pare-brise explose en mille diamants de sécurité. Les montants du toit se plient comme des pailles. Thorne maintient la pression.

Le métal se courbe. Il n'y a pas de résistance face à l'hydraulique. La carrosserie s'affaisse sur Vogel.

Thorne imagine le processus à l'intérieur. La colonne vertébrale qui cherche une courbure impossible. Les fémurs qui menacent de percer les chairs. Vogel ne frappe plus sur les vitres. Elles n'existent plus.

Thorne lâche le levier. Il actionne le second. Le compactage latéral.

Les parois de la presse se rapprochent. Le compartiment moteur rejoint le coffre. La BMW se réduit. Elle devient une compression artistique de deux tonnes de haine et d'acier.

Le bruit est insoutenable. Un mélange de tôle déchirée, de plastique broyé et de sons organiques que la physique ne devrait pas produire. Un craquement sourd, comme une branche morte que l'on brise. Les os de Vogel.

Thorne regarde le manomètre. L'aiguille tremble à 700 tonnes. Les soupapes de

décharge sifflent. Le système arrive à saturation.

Il maintient la commande pendant dix secondes. C'est le temps nécessaire pour que la mémoire de forme du métal soit définitivement vaincue. Pour que la chair se liquéfie et s'insère dans les interstices du châssis.

Il relâche tout.

Un silence soudain tombe sur la casse. Le moteur de la presse redescend dans les tours. Le sifflement de l'huile s'apaise.

Thorne descend de l'estrade. Il s'approche de la goulotte d'éjection.

Le piston d'expulsion s'active. Un dernier râle mécanique.

Le cube sort.

C'est un bloc parfait d'un mètre sur un mètre. Un agglomérat de bleu carrosserie, de cuir gris et de taches sombres qui ne sont pas de l'huile de vidange. Un fragment de tissu de laine vierge dépasse d'une jointure de métal compressé. Un morceau de montre suisse brille sous les néons.

Vogel est une donnée géométrique. Un volume. Une masse de déchets industriels prête pour la fonderie.

Thorne pose sa main sur le métal brûlant du cube. La chaleur résiduelle de la friction. Il ne ressent rien. Ni joie, ni soulagement. Juste la satisfaction d'une tâche accomplie selon les spécifications techniques.

Sa femme, Lana, n'avait eu droit qu'à une soudure sommaire sous un plancher de Mercedes. Vogel a eu droit à la force maximale. La hiérarchie est respectée.

Thorne se détourne.

Il marche vers la sortie. Ses pas sont lourds, mais réguliers. Le hangar 4 est un tombeau scellé par le bruit des machines.

À l'extérieur, la nuit est encore noire. La pluie a commencé à tomber. Une pluie fine, acide, qui lave la poussière de fer sur ses vêtements.

Thorne monte dans la dépanneuse garée près de l'entrée. L'habitacle sent le tabac froid et le gasoil. Il insère la clé dans le contact. Le moteur turbo-diesel rugit. Une vibration qui se propage dans ses vertèbres.

Il regarde le tableau de bord. 05h45.

Il passe la première. Les pneus crissent sur le gravier imprégné d'huile.

Dans son rétroviseur, il voit une étincelle. Un court-circuit dans les restes du faisceau électrique de la BMW compactée. Le mélange d'essence résiduelle et de fluides est un combustible idéal.

L'explosion est sourde. Une onde de choc qui fait vibrer les vitres de la cabine. Une lueur orange, puis verdâtre, illumine les structures métalliques de la casse.

Thorne ne ralentit pas. Il ne regarde pas en arrière.

La liste n'est pas encore vide.

Le donneur d'ordre attend dans sa villa sur les hauteurs. Un homme de chiffres. Un homme qui pense que les mains soudées ne parlent pas.

Elias Thorne conduit vers le centre-ville.

Il est l'outil. Il est le bras de levier.

Le démantèlement continue.

Chapitre 14

Effacement total

Thorne coupe le contact. Le turbo du camion siffle une dernière fois. Le silence retombe sur la zone artisanale de Saint-Jude. Il est 06h12. L'aube est une promesse de grisaille. La pluie s'est arrêtée. Le bitume fume sous l'effet de l'humidité résiduelle.

Thorne descend de la cabine. Ses articulations craquent. Il sent le poids du .45 contre sa hanche. Il sent l'odeur du sang séché sous ses ongles. C'est le sang de Vogel. C'est le sang de la veille.

Il déverrouille le rideau métallique de son atelier. Le métal hurle. Thorne entre.

L'obscurité est totale. Il n'allume pas les néons. Il connaît chaque millimètre de ce rectangle de béton. Il connaît l'emplacement exact de chaque clé de douze, de chaque bidon de lubrifiant, de chaque cadavre mécanique. Au centre de la pièce, la carcasse de la Mercedes W124 repose sur des chandelles. Elle ressemble à une cage thoracique éviscérée.

Thorne se dirige vers le fond de l'atelier. Ses pas résonnent. Il atteint l'étagère des produits chimiques. Il prend quatre jerricans de vingt litres. Essence sans plomb 98. L'odeur est agressive. Elle pique les sinus.

Il commence la procédure.

Thorne dévisse le premier bouchon. Il incline le bidon. Le liquide coule avec un bruit de gorge qui déglutit. Il arrose l'établi en bois. Il sature les chiffons gras. Il vide le reste sur les dossiers administratifs, les factures, les schémas techniques. Le papier

boit le carburant. Les caractères d'imprimerie s'effacent sous le solvant.

Il passe au deuxième bidon. Il cible la zone de soudure. Il inonde le poste à l'arc. Il déverse l'essence sur les pneus usagés empilés dans le coin nord. Le caoutchouc est un excellent vecteur thermique. Une fois allumé, il ne s'éteint plus.

Troisième bidon. Thorne marche autour de la Mercedes. Il verse l'essence à l'intérieur de l'habitacle. Les sièges en cuir et la mousse isolante absorbent le liquide. Il finit le jerrican sur le sol en béton. L'essence se mélange à l'huile de vidange. Les reflets sont irisés. Une nappe sombre s'étend vers la porte.

Il pose le dernier jerrican près de la sortie.

Thorne se dirige vers le chariot de soudure oxy-acétylénique. Les bouteilles sont hautes. Une bleue pour l'oxygène. Une rouge pour l'acétylène. Il tourne les volants de réglage. À fond.

Le sifflement commence. C'est un son fin. Linéaire. L'acétylène sature l'air. Le gaz est instable. Il cherche une étincelle. Thorne sait que le mélange air-gaz atteindra sa limite d'explosivité dans moins de dix minutes. Le hangar deviendra une chambre de combustion.

Il s'arrête devant l'établi principal. Sous l'étau, une boîte est posée. Une boîte de transport de munitions en acier, repeinte en noir.

Thorne l'ouvre.

À l'intérieur repose une petite boîte en plomb de cinq millimètres d'épaisseur. Il l'a fondue lui-même trois jours plus tôt. Le plomb est dense. Il est inerte. Il protège ce qu'il contient du monde extérieur.

Il sort un objet de sa poche de veste. C'est la pièce de métal qu'il a découpée du châssis de la Mercedes. La main. Elle est toujours soudée à la section du plancher. Le métal est noirci par le chalumeau. L'alliance est là. Un cercle d'or terni qui enserre un os phalangien.

Thorne ne tremble pas. Ses mains sont des outils de précision.

Il dépose la main dans la boîte en plomb. Il replace le couvercle. Il scelle les bords avec un ruban adhésif technique, étanche. La boîte pèse près de trois kilos. C'est tout ce qu'il reste de Lana. Un fragment organique fusionné à la sidérurgie allemande.

Il place la boîte en plomb dans un sac à dos en nylon noir. Il y ajoute deux chargeurs supplémentaires pour son calibre .45. Une boîte de cartouches Hydra-Shok. Une trousse de premiers secours.

Thorne retourne vers la sortie. L'odeur de gaz est maintenant écrasante. Elle donne la nausée. Le cerveau envoie des signaux d'alerte. Le réflexe de survie dicte la fuite. Thorne ignore le réflexe.

Il prend le quatrième jerrican. Il crée une traînée d'essence qui part du centre de l'atelier jusqu'au seuil de la porte. Une ligne droite. Une mèche liquide.

Il sort sur le gravier. Le froid du matin mord son visage.

Thorne sort un briquet Zippo de sa poche. Le métal est froid. Il fait sauter le capot d'un coup de pouce. Le clic est net. Il actionne la molette. La flamme jaune danse dans l'air saturé d'humidité.

Il regarde une dernière fois l'intérieur de son garage. Dix ans de travail. Dix ans de sueur. Dix ans de silence.

Il lâche le briquet.

Le feu prend instantanément. La traînée d'essence devient un serpent orange qui file vers le centre de la pièce. Thorne ne reste pas pour voir l'allumage des vapeurs de gaz.

Il monte dans la dépanneuse. Il recule brusquement. Les pneus projettent du gravier contre les portes en métal.

Il braque. Il s'éloigne de cinquante mètres.

L'explosion survient.

Ce n'est pas un bruit de film. C'est une décompression brutale. Une gifle de pression atmosphérique. Le rideau métallique de l'atelier est expulsé de ses rails comme une feuille de papier. Il atterrit à dix mètres. Une boule de feu orange et noire s'élève dans le ciel de l'aube. Elle déchire la grisaille.

La structure du hangar vacille. Les poutres en acier se tordent sous la chaleur. Le toit en tôle s'effondre dans un vacarme de fin du monde. Des étincelles montent vers les nuages.

Thorne regarde le brasier dans son rétroviseur. Son visage est éclairé par les reflets de l'incendie. Ses yeux sont des billes de verre.

L'effacement est en cours. Les preuves sont consumées. Les empreintes, l'ADN, les fichiers clients, les souvenirs. Tout est réduit à l'état de carbone élémentaire.

Le feu nettoie mieux que l'acide.

Il passe la seconde. La troisième. La dépanneuse quitte la zone industrielle.

Sur le siège passager, le sac à dos contient la boîte en plomb. Le centre de gravité de sa vie s'est déplacé.

Thorne prend la direction des collines. La route s'élève. Le bitume serpente entre les pins. Le moteur diesel peine dans les montées. La fumée de l'incendie est maintenant un pilier noir qui s'étire dans son dos.

Il consulte sa montre. 06h25.

L'homme de chiffres, le donneur d'ordre, habite au 12, Chemin des Cimes. Une propriété sécurisée. Des caméras. Des murs de trois mètres. Un homme qui croit que l'argent crée une zone tampon entre lui et la réalité.

Thorne sait que la sécurité n'est qu'une illusion de procédure. Chaque système a une faille. Chaque verrou a une contrainte de rupture.

Il atteint un point de vue qui surplombe la ville. Il gare le camion sur le bas-côté. Il descend.

Thorne ouvre le capot de la dépanneuse. Il retire le filtre à air. Il injecte une dose d'éther dans l'admission. Le moteur doit être prêt pour une extraction rapide. Il vérifie les niveaux. Tout est nominal.

Il se tourne vers la vallée. L'incendie de son atelier est la seule tache de lumière dans le paysage endormi.

Il ouvre son sac à dos. Il sort la boîte en plomb. Il la pose sur le parapet en pierre.

"Lana," murmure-t-il.

C'est le seul mot qu'il prononce. Le son meurt immédiatement dans le vent.

Il range la boîte. Il remonte en voiture.

Ses mains se referment sur le volant. Elles sont stables. Elles sont dures.

Thorne écrase la pédale d'accélérateur. La dépanneuse plonge vers la villa.

Le temps de la mécanique est terminé.

Le temps de la balistique commence.

Chapitre 15

Zéro absolu

Le 12, Chemin des Cimes n'est plus qu'une coordonnée thermique. Une signature infrarouge dans la nuit noire.

La villa brûle avec une régularité mathématique. Thorne a utilisé de l'accélérateur industriel. Un mélange de magnésium et de thermites. La structure en acier de la véranda se tord. Elle gémit. C'est le son du métal qui atteint son point de fluage. 1 500 degrés Celsius. Les vitres blindées éclatent sous la pression gazeuse. Des fragments de polycarbonate jonchent la pelouse synthétique.

Thorne observe le désastre depuis le siège conducteur de la dépanneuse. Le moteur tourne au ralenti. 800 tours par minute. Une vibration stable dans la colonne de direction.

Il passe la première. L'embrayage accroche. La boîte de vitesses ZF craque légèrement. Le camion recule. Les pneus écrasent un portail en fer forgé déjà arraché. Le métal frotte contre le bitume. Des étincelles jaunes. Courtes. Éphémères.

Il prend la direction du sud.

La route est une bande de goudron froid. La dépanneuse prend de la vitesse. 60 km/h. 80 km/h. Le turbo siffle dans les montées. Une plainte aiguë. Linéaire. Thorne surveille les manomètres. Pression d'huile : 4 bars. Température d'eau : 85 degrés. Tout est nominal. La mécanique ignore la morale. Elle ne connaît que la friction et la lubrification.

Sur le siège passager, le calibre .45 repose sur un chiffon gras. La culasse est encore chaude. Thorne sent l'odeur de la poudre brûlée. Une odeur acide. Elle imprègne ses narines. Elle sature l'habitacle. À côté de l'arme, la boîte en plomb. 15 centimètres sur 10. Soudée à l'étain. Elle pèse trois kilogrammes. Elle contient l'alliance et les restes calcinés extraits du châssis de la Mercedes.

Thorne ne regarde pas la boîte. Il regarde la ligne blanche. Elle défile. Un métronome visuel.

Il traverse la zone industrielle sud. Des hangars en tôle ondulée. Des carcasses de camions rouillés. Le paysage ressemble à ses propres entrailles. Un cimetière de fonctions obsolètes. Il n'y a plus personne pour surveiller les caméras de sécurité. Les serveurs de Vogel ont fondu. Les disques durs sont des plaques d'aluminium.

L'horizon derrière lui devient gris. Une aube sale. Le pilier de fumée de la villa se dilue dans la brume matinale. La ville se réveille. Les premiers ouvriers prennent leur service. Des ombres anonymes dans des voitures compactes. Ils ne voient pas la dépanneuse. Ils ne voient pas l'homme au volant.

Thorne bifurque sur une piste forestière. Le sol est meuble. De la boue gelée. Les suspensions hydrauliques encaissent les chocs. Le châssis travaille. Des bruits métalliques sourds.

Il s'arrête au bord du Lac Noir. Une ancienne carrière de granit. Profondeur estimée : quatre-vingts mètres. L'eau est immobile. Une plaque d'antracite.

Thorne coupe le moteur.

Le silence tombe. Il est lourd. Il est physique. C'est une pression sur les tympans.

Il descend de la cabine. Ses bottes s'enfoncent dans les aiguilles de pin. Ses

articulations craquent. Un manque de graisse. Une usure systémique. Il prend la boîte en plomb. Le métal est froid. Le plomb absorbe la chaleur du corps. Il est inerte.

Il marche jusqu'au bord du précipice.

En bas, l'eau attend. Elle ne reflète rien. Pas même le ciel gris. C'est un trou noir dans la géologie locale. Un lieu d'archivage définitif.

Thorne soupèse la boîte. Il pense à la soudure du châssis. Il pense au chalumeau. À la peau qui fusionne avec l'acier. Une erreur de conception. L'humain n'est pas fait pour durer. Le métal, si.

Il lance la boîte.

Elle décrit une parabole parfaite. Une courbe balistique simple. Pas de résistance de l'air significative. Le plomb fend la surface de l'eau. Un impact sec. "Ploc". Un cercle de rides s'élargit. Puis plus rien. La boîte coule. Elle descend vers le fond. La pression va augmenter. 1 bar tous les dix mètres. Au fond, le silence sera total. La corrosion sera lente. Les molécules d'étain tiendront. Le secret est scellé par la physique des fluides.

Thorne ne ressent rien. Son cœur bat à 60 pulsations par minute. Un rythme de repos. Un rythme de machine à l'arrêt.

Il retourne au camion.

Il prend le bidon d'acide chlorhydrique dans la caisse à outils. Il en verse sur le siège passager. Sur le volant. Sur les pédales. L'acide ronge les fibres synthétiques. Une fumée blanche s'élève. Une réaction exothermique. Il jette le calibre .45 dans le bac à huile usagée à l'arrière du camion. Le métal disparaît sous le liquide noir. L'huile protège de la rouille, mais elle efface les empreintes. Elle noie les preuves dans un

bain de carbone.

Il sort un briquet de sa poche. Un Zippo en chrome brossé.

Il l'allume. La flamme est bleue à la base. Jaune au sommet.

Il le lâche dans la cabine.

L'incendie prend immédiatement. Les vapeurs d'éther et d'acide s'enflamment. Thorne recule de dix pas.

Il regarde la dépanneuse brûler.

Le réservoir de diesel finit par céder. Une explosion sourde. Une boule de feu orange. Les pneus éclatent. L'air est saturé de caoutchouc brûlé. C'est une odeur de fin de monde. C'est l'odeur de son atelier. L'odeur de sa vie.

Thorne tourne le dos au brasier.

Il marche vers la route nationale. Ses mains sont enfoncées dans les poches de sa veste de travail. Il ne se retourne pas. Un professionnel ne regarde pas le travail accompli. Il passe à l'étape suivante.

Il atteint le bitume. Il marche vers le sud.

Une voiture approche. Une berline grise. Anonyme. Elle ralentit. Le conducteur baisse la vitre. C'est un homme d'une cinquantaine d'années. Un cadre. Un type propre.

— Vous avez besoin d'aide ? demande l'homme.

Thorne s'arrête. Il regarde l'homme. Il regarde ses mains propres sur le volant en cuir. Il regarde le tableau de bord digital. Trop d'électronique. Trop de capteurs. Trop de fragilité.

— Non, répond Thorne.

Sa voix est un frottement de gravier. Elle n'a pas servi depuis longtemps.

— Vous êtes sûr ? Votre voiture... il y a de la fumée là-bas.

— Ce n'est rien. Un court-circuit. C'est irréparable.

L'homme fronce les sourcils. Il hésite. Puis il remonte sa vitre. La berline redémarre. Elle disparaît dans le virage.

Thorne continue de marcher.

Le soleil perce enfin la couche de nuages. Une lumière crue. Elle révèle la poussière sur ses vêtements. Elle révèle les cicatrices sur ses avant-bras. Des marques de brûlures. Des marques de coupures. Une cartographie de sa propre obsolescence.

Il atteint un relais routier à trois kilomètres. Un parking en béton. Quelques camions polonais dorment encore, moteurs éteints. Un distributeur automatique de café grésille sous un auvent en plastique.

Thorne insère une pièce de deux euros.

La machine siffle. L'eau bouillante tombe dans un gobelet en carton. Un mélange soluble. De la chimie bas de gamme.

Il boit le café noir. C'est brûlant. Ça n'a aucun goût.

Il jette le gobelet dans une poubelle en plastique vert.

Il n'y a plus de feu. Plus de métal à découper. Plus de boîte à cacher. Plus de femme à chercher.

La trajectoire est terminée. L'impact a eu lieu.

Thorne regarde ses mains. Elles ne tremblent pas. Elles sont immobiles. Des outils sans fonction.

Il s'assoit sur un banc en bois vermoulu.

Le vent se lève. Il apporte l'odeur de la forêt et de la terre humide. La nature reprend ses droits sur la zone industrielle. La rouille finira le travail. Le temps est le solvant universel.

Thorne ferme les yeux.

Le système est purgé. Les variables sont éliminées. L'équation est résolue.

Zéro absolu.

Il n'y a plus rien à réparer.

Il ne reste que le froid.

C'est parfait.

FIN

Merci d'avoir lu "Acide, plomb et sueur"

Une œuvre écrite par Marcus V.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)